

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Les métamorphoses D'Ovide**

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

**Ovidius Naso, Publius**

**La Haye, 1744**

Livre sixieme

[urn:nbn:de:bsz:31-89278](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89278)



LES  
 METAMORPHOSES  
 D' OVIDE.  
 LIVRE SIXIÈME.

---

FABLE PREMIÈRE, II.  
 III. & IV.

A R G U M E N T.

*Arachné fille d'Idmon, est convertie en Araignée par Minerve. Cette Fable en contient d'autres, que Minerve & Arachné représentent dans des Ouvrages de Tapifferies.*

A P R E'S que Pallas eut oüï parler les Muses, qu'elle eut confirmé leur victoire par les louanges qu'elle leur donna, & qu'elle eut approuvé leur colere & leur vengeance, elle dit en elle-même que c'étoit peu de louer les autres, si l'on n'étoit soi-même louable, & qu'elle ne devoit pas souffrir qu'on méprisât impunément sa Divinité.



Landesbibliothek  
Karlsruhe

vinité. Ainsi elle se mit en colere, en se représentant la présomption d'Arachné, qui se vançoit, lui avoit-on dit, de la surpasser en l'art dont elle faisoit profession. Cette fille n'étoit point illustre par la noblesse de sa maison; mais seulement par son industrie, & par sa science; Idmon étoit son pere, & teignoit des laines dans Celaphon, & sa mere, qui n'étoit pas de meilleure maison que lui, étoit morte il y avoit déjà long-tems. Néanmoins cette fille s'étoit renduë célèbre dans toutes les villes de la Lydie par la perfection de ses Ouvrages, & son mérite étoit si grand, qu'encore qu'elle fût de fort bas lieu, les Nymphes de la montagne de Tmole quittoient bien souvent leurs vignes, & leurs délicieux vergers, afin de venir admirer les merveilles de son travail. La même curiosité lui amenoit les Nymphes du Pactole, & lui attiroient des admirateurs de tous les côtés de la terre. On ne prenoit pas seulement plaisir à voir ses Ouvrages dans la perfection où ils étoient, quand ils sortoient de ses mains, mais elle travailloit avec tant de grace & d'adresse, qu'on étoit ravi de la voir, soit qu'elle préparât la laine, ou qu'elle s'en servît comme de couleurs, & de l'aiguille, comme de pinceau, pour représenter quelque histoire. Enfin elle faisoit toutes ces choses avec tant d'art

&amp;

& tant de grace que vous eussiez aisément jugé que Pallas l'avoit instruite. Néanmoins elle ne vouloit point l'avouer, & comme s'il lui eût été honteux d'avoir été instruite par une si grande Déesse : » Qu'elle vienne, disoit-elle, s'éprouver avec moi ; il n'y a rien que je ne fasse, & à quoi je ne me soumette, si elle remporte la victoire. En même tems Pallas prit la forme & l'apparence d'une vieille, se couvrit la tête de cheveux blancs, prit un bâton en sa main, comme pour se soutenir & pour soulager sa foiblesse, & vint trouver Arachné, à qui elle parla en ces termes : » Ma fille, la vieille n'est pas méprisable en toutes choses, au moins elle donne de l'expérience, & cela vous doit obliger à ne pas mépriser mon conseil. Contentez-vous d'être la première pour bien travailler en laine ; contentez-vous de sçavoir que toutes les filles du monde vous cederoient cette gloire, mais cedez-la à une Déesse. Demandez-lui pardon de quelques paroles téméraires qui sont sorties de votre bouche ; elle vous donnera votre grace, si vous voulez la demander. » Arachné la regarda de travers ; la colere lui fit quitter son Ouvrage, & à peine se put-elle empêcher de frapper Minerve, qui cachoit sa Divinité sous une forme empruntée. » Vieillesolle, lui dit-elle, à qui il n'a de rien servi

»servi d'avoir si long-tems vëcu, allez fai-  
 »re ces remontrances à vos filles, si vous  
 »en avez. Pour moi, je sçai fort bien me  
 »conseiller, & je ne manque pas de lumie-  
 »re, ni de connoissance pour me conduire.  
 »Au reste, afin que vous ne croyiez pas  
 »que votre avis m'ait profité, je demeure  
 »dans la même résolution. Que ne vient-el-  
 »le au combat que je lui présente? Elle est  
 venue, lui répondit la Déesse, & en mê-  
 me tems la vieille disparut, & Minerve se  
 montra. Les Nymphes & les Dames qui  
 étoient présentes, la reconnurent & l'ado-  
 rerent; il n'y eut qu'Arachné qui demeu-  
 ra inébranlable, & qui sembla lui refuser de  
 la vénération & du respect. Néanmoins el-  
 le rougit, & quelque sorte de honte parut  
 en dépit d'elle sur son visage. Mais comme  
 son orgueil étoit grand, cette honte ne du-  
 ra gueres, & s'évanoüit bien-tôt, compa-  
 rable au Ciel qui rougit aux premiers ra-  
 yons de l'Aurore, & qui blanchit au même  
 instant que le Soleil se fait paroître. Enfin  
 l'orgueilleuse Arachné demeura ferme dans  
 son dessein, & le désir ridicule de surmon-  
 ter une Déesse, la conduisit à sa ruine.

Minerve ne remit point le combat à un  
 autre tems, & ne donna plus d'avis à cet-  
 te superbe fille qu'elle avoit voulu conser-  
 ver. Elles se mettent donc chacune à part,  
 elles disposent leur Ouvrage, elles prépa-  
 rent.

rent la foye, & la tendent sur leurs métiers. Ainsi l'on voit courir la navette entre les fils qui se haussent, & qui s'abaissent; l'une & l'autre exerce sa main avec une merveilleuse adresse, & la passion qu'elles ont de vaincre, leur fait trouver le tems trop court, & le travail sans travail. Vous eussiez vû de part & d'autre mêler les foyes de diverses couleurs, & donner les jours & les ombres avec un si grand artifice que la peinture ne peut faire ce qu'elles faisoient faire à la foye. Imaginez-vous ce grand arc que le Soleil imprime dans les nuës: Veritablement vous y pouvez bien remarquer une infinité de couleurs: mais vous ne pouvez remarquer comme l'une se termine en l'autre, tant ce qui se touche paroît le même, bien que les extrémités soient différentes. Ces sçavantes Ouvrieres mêlerent l'or avec la foye, & chacune représenta quelque vieille histoire dans son Ouvrage. Pallas représenta l'Areopage d'Athenes, & cette dispute qu'elle eut autrefois avec Neptune, à qui donneroit un nom à cette terre. On y voyoit les douze grands Dieux assis chacun en son siège, & Jupiter au milieu d'eux sur un trône magnifique, qui faisoit assez juger qu'il étoit le Maître des Dieux. Neptune étoit debout devant cet auguste Tribunal, & d'un coup de son Trident, ayant fendu un grand rocher, d'où il sortoit.

fortoit comme une mer, vous eussiez dit qu'il remontoit à ses Juges, que l'obéissance que lui avoit renduë ce rocher, étoit une grande preuve que cette terre lui appartenoit, & que ç'étoit à lui de la nommer. De l'autre côté l'on voyoit Pallas qui s'étoit peinte elle-même, elle s'étoit donnée un bouclier & une lance, elle s'étoit mis le casque en tête, & l'Egide devant l'estomach; enfin vous eussiez jugé qu'elle touchoit la terre de sa lance, & que du coup qu'elle lui donnoit, il en fortoit un Olivier avec son fruit & ses feuilles. Les Dieux y paroissoient comme étonnés des prodiges qu'ils avoient vûs, & cet Ouvrage finissoit par la victoire qu'elle remporta sur Neptune. Mais afin de faire voir à cette ambitieuse fille par des exemples sensibles, le prix qu'elle devoit attendre de son entreprise téméraire, elle représenta en petit dans les coins de la tapissèrie, l'avanture & la punition de quelques impies. On voyoit en un endroit Emus Roi de Thrace, & Rhodope sa femme métamorphosés en montagnes, pour avoir voulu s'attribuer les noms de Jupiter & de Junon. On voyoit de l'autre côté l'infortune de Pygas, cette malheureuse femme que Junon convertit en Grue, pour faire la guerre à ses peuples. Elle représenta dans un autre coin, la présomptueuse Antigone, qui eût assez de hardiesse

Tome II,

G pour

pour disputer avec Junon le prix de la grace & de la beauté, & que cette Déesse changea en oiseau pour son châtement. En effet, ni la puissance de Laomedon son pere, ni toutes les forces d'Ilion ne purent empêcher qu'elle ne fût changée en Cigogne. On voyoit dans le coin qui restoit à remplir de cette tapisserie, le misérable Cinyre tout seul, qui embrassoit les degrés d'un Temple, & qui sembloit pleurer l'aventure de ses filles, qui avoient été converties en ces degrés pour avoir voulu empêcher qu'on ne vînt adorer les Dieux. Voilà l'Ouvrage de Minerve qu'elle acheva par cet arbre qui lui a été consacré, car elle en fit les bordures de branches d'Olivier entrelassées l'une dans l'autre.

Quittons maintenant Minerve, & allons voir Arachné, qui représenta Europe trompée par Jupiter métamorphosé en Taureau. Vous eussiez crû voir un Taureau véritable, & de véritables mers. Il sembloit que cette fille regardât la terre d'où elle avoit été enlevée, qu'elle appellât ses compagnes à son secours, qu'elle craignît l'eau qui flotloit à l'entour d'elle, & qu'elle en retirât ses pieds. On voyoit dans ce même Ouvrage Aslerie qui résistoit à un Aigle, dont Jupiter avoit pris la forme. On y voyoit aussi Leda que ce même Dieu careffoit sous la figure d'un Cygne. Il étoit représen-  
té

ré en Satyre avec Antiope dont il eut deux enfans \* jumeaux. Il paroiffoit dans la chambre d'Alcmene, fous le vilage d'Amphitriou. Il tomboit en pluye d'or dans la tour où Danaé étoit enfermée. Il vilitoit Egine en forme de feu. Il entretenoit Mnemofyné fous l'apparence d'un Berger, & fe couloit en ferpent auprès de la Nymphé Deolis. Mais outre les amours de Jupiter, elle repréfenta auffi celles de Neptune. Elle le fit transformé en Taureau entre les bras d'une des filles d'Eole. Elle le fit voir auffi dans la forme du fleuve Enipe, pour fupprendre \* Ipfimédie, qui en conçut les Aloïdes, & fous la forme d'un mouton, il y trompoit Bifaltis. Il étoit cheval avec la \* mere des bleds, & cheval avec la \* mere du cheval volant, & on le voyoit en Dauphin auprès de la belle Melantho. Au refte, elle repréfenta toutes ces filles de telle forte, qu'on reconnoiffoit leur pays à leur habit & à leur vilage. Apollon paroiffoit auffi dans cet Ouvrage fous la figure d'un villageois. Il étoit tantôt Oifeau, tantôt Lion, tantôt Berger, pour tromper la belle Iflé, qui étoit fille de Macharée. Bacchus y trompoit Erigone fous la figure d'une grappe de rafin. Saturne y avoit auffi place fous la figure d'un cheval, comme il parut fur la terre, lorsqu'il engendra Chiron ce Centaure fi renommé. La bordure de cette ta-

\* Am-  
phion &  
Zete.

\* Femme  
du Géant  
Alceus.

\* Cerès.

\* Medu-  
fe.

pitierie étoit de feuilles de lierre, entremêlées de diverses fleurs. Enfin cet ouvrage étoit si parfait, que Minerve, & même l'Envie n'y trouvoit rien que l'on pût reprendre, & rien que de merveilleux. En effet, Minerve en eut de la jalousie, & le déchira de dépit, & pour se venger en quelque sorte d'avoir trouvé une fille qui lui pouvoit être comparée, elle donna trois ou quatre coups sur le visage d'Arachné, avec la navette qu'elle tenoit encore alors. Cette malheureuse fille en eut des ressentimens si forts, que son courage qui étoit grand, mais qui ne pouvoit résister à la force d'une Déesse, la fit résoudre à se priver de la vie. Aussi la misérable se voulut pendre elle-même; mais Pallas qui en eut compassion, empêcha en la soutenant cette tragique aventure. Non, non, lui dit-elle, tu vivras, mais tu demeureras suspendue en l'air; tu auras la même peine que ton désespoir t'a fait rechercher: & afin que l'avenir contribue encore à ton supplice, la même loi que je t'impose, je l'impose à tes descendans. Alors elle arrosa en se retirant le corps d'Arachné du suc d'une herbe inconnue, & en même tems ses cheveux & son visage commencerent à disparoitre, & l'on ne vit en leur place qu'une tête si petite, qu'à peine la pouvoit-on appercevoir. Son corps se racourcit de même façon. On  
vit

vit sortir de ses côtés des doigts forts longs & forts menus, qui lui tenoient lieu de cuisses, & le reste ne fut qu'un ventre, d'où elle tire des filets pour continuer son exercice. Car l'orgueilleuse Arachné convertie en Araignée, exerce toujours son métier, & travaille toujours en toiles.

## E X P L I C A T I O N.

*De la Métamorphose d'Arachné en Araignée.*

S'il y a dans les métamorphoses une fable qui doive surprendre, & choquer les personnes raisonnables, c'est assurément celle qu'on vient de lire. On y voit une simple mortelle défier Minerve elle-même, oser lui disputer le prix d'un certain art, le mériter, & comme si ce n'étoit pas encore assez avilir la divinité, la Déesse vaincue s'abandonner à une fureur honteuse; & punir cruellement Arachné de son adresse. Que de réflexions cette fiction nous fourniroit, s'il s'agissoit ici de combattre le système du Paganisme! Mais l'unique but de cet ouvrage est d'expliquer les fables, ou plutôt de rapporter les explications diverses que les autres, en donnent. Ainsi je me bornerai à chercher ce qu'il faut entendre par la prétendue métamorphose d'Arachné.

Plusieurs de ceux que leur goût ou un préjugé faux, portent à croire que la plus part des fables ont été faites pour envelopper des règles utiles de conduite, s'imaginent que cette fille infortunée est l'image de ceux qui ont l'imprudence de jouter, pour ainsi dire, avec leurs supérieurs. C'est une entreprise téméraire, & on ne manque gueres de se repentir d'y avoir réussi,

ne s'agit-il que d'un triomphe frivole, d'une simple bagatelle, parce que les Grands ont d'ordinaire la folie de ne vouloir céder en rien à leurs inférieurs. C'est pourquoi quiconque veut leur plaire, doit mettre un voile sur ses belles qualités, & n'appréhender rien tant que d'obscurcir les leurs, & de faire sentir sa supériorité.

D'autres, ayant remarqué qu'Arachné ne représente dans son ouvrage que les amours des Dieux, leurs adulteres, en un mot des choses qui les deshonnorent, en concluent qu'on a voulu peindre en sa personne ces hommes sçavans & malins, qui prennent à tâche de calomnier la véritable Religion. Leurs ouvrages sont à la vérité subtils, délicats, plein d'art, comme ceux de l'Araignée, mais aussi ils en ont & l'impureté & la fragilité.

Il faut reconnoître de bonne foi qu'il y a de l'esprit à inventer des explications pareilles, mais aussi c'est peut-être tout, je veux dire qu'il n'y a peut-être rien de vrai à supposer que cette fable a été imaginée pour renfermer les préceptes précédens. En effet, Pline raconte dans le onzième livre de l'Histoire naturelle, qu'Arachné fille d'Idmon, Lydien de naissance & de basse extraction, inventa l'art de faire la toile & les filets, ce qu'on attribuoit aussi à Minerve. Ne peut-on pas dire que cette dernière circonstance a donné lieu à la prétendue concurrence de Minerve & d'Arachné? Il y a d'autant plus de probabilité dans cette supposition, qu'on dit ordinairement d'une personne qui excelle par quelques endroits, qu'elle désire les autres de la surpasser. Cependant Arachné se pendit de désespoir; ainsi que le rapporte le même Pline, & la conformité de son nom, de sa profession, & de la situation où elle se mit en s'étranglant, avec l'Araignée, fut apparemment

pâremment ce qui donna lieu de dire qu'elle avoit été convertie en cet insecte.

Si on demande maintenant ce que signifie la dispute de Neptune & de Minerve, la fable de Pygas, celles d'Emus & de Rhodope, d'Antigone, & de plusieurs autres, je répons que je n'en sçais rien. Ces sortes de fables détachées sont d'ordinaire inexplicables, parce que l'histoire n'en dit rien. Ainsi un homme qui entreprend de les expliquer, est obligé de deviner, & de donner ses imaginations à la place de la vérité. Cependant je puis parler de ce qui regarde Neptune & Minerve, & l'expliquer d'une maniere vraisemblable & fondée sur l'histoire. Strabon dit que le nom ancien d'Athenes étoit *Posidonia*, comme qui diroit *Ville de Neptune*, & qu'elle prit celui d'*Athenæ* en l'honneur de Minerve qui s'appelle en Grec *Athena*. Il ajoute que delà vint la prétendue dispute entre ces deux Divinités, à qui seroit Parain de la Capitale de l'Attique. Il n'y a rien là-dedans que de probable. Cependant il se pourroit que cette fiction ne fût aussi qu'une allégorie ingénieuse. On raconte que Neptune & Minerve demeurèrent d'accord que celui qui seroit un présent plus utile aux hommes, auroit droit de nommer la nouvelle Ville. Neptune fit sortir de la Terre un Cheval pour l'usage de la Guerre, & Minerve présenta l'Olivier, qui est l'image de la Paix. Les Dieux assemblés pour juger ce différend, le décidèrent en faveur de Minerve. Il paroît qu'on a voulu montrer par là que les Etats se soutiennent mieux par la paix que par la guerre, & qu'ils fleurissent, non dans le tumulte & le bruit des armes, mais par les arts & les exercices de la paix.

Maintenant c'est une question s'il y a jamais eu des Pygmées. Les uns prennent l'affirmative, &

citent le témoignage d'Aristote, (a) de Philostrate, (b) de Pline (c) & d'Alugelle. Parmi les Modernes, ils trouvent entr'autres un certain Pedro Ruyz qui les favorise, par la description qu'il fait d'une Province remplie de Nains, qu'on découvrit, dit-il, dans le Perou. Ils vont chercher des autorités jusques dans l'Ecriture Sainte, & s'appuyent sur un passage d'Ezéchiel de la version d'Aquila, conçu en ces termes, *Pygmæi in turribus suis*. Ce qui signifie selon eux, ou que les tours de Tyr desquelles il s'agit ici, sont d'une telle force, que des Pygmées suffiroient pour les défendre contre une armée nombreuse, ou que les hommes qui y montent ne paroissent d'en bas que de la hauteur d'une coudée. D'où ils concluent qu'il y a des Pygmées, puisque le Prophète emprunte une comparaison de leur petitesse. Chacun voit assez combien cet argument est pitoyable, puisqu'il suppose ce qui est faux, sçavoir qu'on ne peut comparer une chose qu'avec une autre qui existe hors de l'imagination, & dans la nature des choses, comme on parle en Philosophie. Aussi ceux qui tiennent pour la négative, en font-ils peu de compte. Ils répondent que le mot Hébreu d'Ezéchiel, Symmaque l'a rendu par celui de Medes, le Paraphraste Chaldéen par celui de Cappadoces, & S. Jérôme en traduisant le Grec d'Aquila, par la Phrase de guerriers hardis, ne pouvant se persuader que le Πυγμαλῶν de cet interprète pût signifier des Pygmées (d). Ainsi ils prétendent que ce texte ne fait rien contre eux. Il en est de même de ceux des autres auteurs qu'on a nommés. Il paroît par les ridicules combats

(a) Lib. II. de Hist. Animal.

(b) In Hercule Dormiente.

(c) Lib. VII.

(d) Il le prenoit comme un Epithete, & le dériroit ἀνὶ τῶν πυγμῶν combat ou pugilat.

qu'ils





qu'ils font soutenir à ces prétendus Peuples contre les Gruës, & par le silence des Voyageurs modernes sur l'existence d'une nation Pygmée, que l'antiquité avoit eu beaucoup de crédulité & peu de lumieres sur cet article. D'ailleurs ils font de ces nains de véritables hommes. Or un grand nombre d'Ecrivains, Cardan, Simonetta, & Vives entr'autres, prétendent que des créatures de la hauteur d'une coudée, comme on suppose celles dont nous parlons, sont au-dessous de la taille nécessaire, pour que l'ame puisse exercer ses fonctions. Y a-t'il donc apparence que Dieu eût peuplé une partie de la Terre de pareils hommes, c'est-à-dire, qu'il eût fait des ames raisonnables, exprès pour qu'elles ne fissent aucun usage de leur raison ?

---

FABLE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

*La punition de Niobe qui se vouloit égaler aux Dieux, & son changement en rocher.*

TOUTE la Lydie fut épouvantée de l'avanture d'Arachné; le bruit en passa jusques dans les villes de la Phrygie, & remplit bientôt tout le monde. Avant que Niobe fut mariée, & pendant qu'elle demouroit encore à Sipyle, elle avoit connu cette malheureuse, & toutefois elle ne put apprendre par la punition d'Arachné, à reconnoître les Dieux pour Souverains, à respecter leur puissance, à reprimer son orgueil. Il y avoit beaucoup de choses qui la rendoient

rendoient si superbe : mais bien que son mari fut un Prince considérable par ses forces & par son pouvoir, bien qu'ils fussent sortis tous deux du plus noble sang du monde, & qu'ils eussent un empire glorieux & florissant ; néanmoins tous ces avantages, qui ne laissoient pas de lui plaire, ne la rendoient point si orgueilleuse que le grand nombre de ses enfans. En effet, Niobe eut pû être appelée la plus heureuse de toutes les meres, si elle n'eût point crû être si heureuse. Un jour la fille de \* Tiresias, qui

*# Manto.* annonçoit comme lui les choses futures, poussée par une inspiration divine, courut par la ville de Thebes, & commanda à toutes les Dames de se couronner de laurier, de faire des prieres & des sacrifices, & de donner de l'encens à Latone & aux deux enfans de Latone, & dit enfin que c'étoit un ordre qu'elle avoit reçu de cette Déesse. On obéit en même tems : toutes les Dames de Thebes prirent les couronnes qui leur avoient été ordonnées, & mêlerent leurs prieres avec l'encens qu'elles donnerent à la Déesse. Mais Niobe avec une suite superbe, vint troubler ces sacrifices. Elle étoit vêtue à la Phrygienne, d'une robe toute éclatante d'or & de pierreries ; & bien que cette Princesse fût en colere, elle ne laissoit pas de paroître belle. Ainsi presqu'une fois, elle s'arrêta devant celles qui sacrifioient,

sacrifioient , & après avoir orgueilleuse-  
 ment regardé de tous côtés : » Quelle fu-  
 » reur , dit-elle , possède aujourd'hui vos es-  
 » prits , de préférer à des Dieux visibles des  
 » Dieux que vous ne voyez pas , & dont  
 » vous avez seulement ouï parler ? Pour-  
 » quoi dressez-vous des Autels à Latone in-  
 » connuë , & pourquoi ma Divinité que  
 » vous connoissez par tant de bienfaits , n'a-  
 » t'elle point encore reçu d'encens ? Je suis  
 » fille du fameux Tantale , qui est le seul de  
 » tous les hommes qui a eu l'honneur de  
 » manger à la table des Dieux ; j'ai pour  
 » ma mere l'une des Pleïades ; je suis peti-  
 » te-fille du grand Atlas , qui porte le Ciel  
 » sur ses épaules : Jupiter est mon autre ayeul,  
 » & je puis me glorifier qu'il est aussi mon  
 » beau-pere. Tous les peuples de la Phry-  
 » gie me respectent , & me redoutent , je re-  
 » gne souverainement où regnoit autrefois  
 » Cadmus , & cette ville si renommée dont  
 » les murailles furent bâties par la seule har-  
 » monie du lut de mon \* mari , & tant de  
 » peuples qu'il y attira , le reconnoissent  
 » pour leur Souverain , & moi pour leur  
 » Souveraine. En quelque lieu de mon  
 » Palais , que je veuille jeter les yeux ,  
 » je n'y vois que des trésors & des richesses  
 » incomparables. Outre cela , n'est-il pas  
 » vrai que j'ai un port & un visage qui sont  
 » dignes d'une Déesse ? J'ai sept filles & au-  
 » tant

\* Am-  
phion.

tant de fils , & j'aurai bien-tôt autant de  
 brus & autant de gendres. Considerés donc  
 si ma gloire ne s'éleve pas sur des fonde-  
 mens solides , si vous avez quelque raison  
 de me préférer Latone , qui n'est fille que  
 de Coé , géant engendré de la terre , & à  
 qui toute la terre qu'elle parcourut autre-  
 fois , ne voulut pas seulement donner la  
 moindre place inutile pour accoucher  
 tranquillement : Enfin cette Déesse que  
 vous adorez , eut si peu de force & de  
 crédit , qu'elle ne put trouver de retraite ,  
 ni dans le Ciel , ni sur la terre , ni sur l'eau.  
 Elle demeura bannie de tout l'Univers ,  
 jusqu'à ce que l'Isle de Délos qui flottoit  
 en ce tems-là sur la mer , reçut cette mal-  
 heureuse , qui erroit alors par le monde ,  
 & qu'elle lui eut donné par pitié une re-  
 traite mal assurée. Elle ne fut mere que de  
 deux enfans , & ce nombre est seulement  
 la septième partie des miens. Je suis heu-  
 reuse , qui le peut nier ? Et je serai tou-  
 jours heureuse : car enfin qui pourroit dou-  
 ter de l'éternité de mon bonheur ? L'a-  
 bondance me rend assurée , & confirme  
 ma félicité. Je suis plus forte que ma for-  
 tune , & suis élevée si haut , que ses traits  
 les plus puissans ne peuvent monter jus-  
 ques à moi. Quoiqu'elle puisse entrepren-  
 dre , elle ne peut m'ôter tant de biens  
 qu'elle ne m'en laisse davantage , & les  
 trésors

» trésors que je possède , sont au-dessus de  
 » toute crainte. Mais supposez que la fortun-  
 » ne puisse me ravir quelque chose du grand  
 » nombre de mes enfans , mes déplaisirs ne  
 » seront jamais si grands que de les voir ré-  
 » duits au nombre de deux. C'est donc assez  
 » sacrifié à une Déesse sans pouvoir : Quit-  
 » tez enfin ces sacrifices , & jetez au feu ce  
 » laurier qui vous environne la tête. » A ce  
 commandement de la Reine , les Dames de  
 Thèbes quitterent toutes leurs couronnes ,  
 & abandonnerent les sacrifices qu'elles  
 avoient déjà commencés. Mais autant qu'  
 elles le purent , elles adorerent en elles-  
 mêmes la Divinité de Latone , & lui don-  
 nerent de la volonté & du cœur l'adoration  
 & l'encens que leur présomptueuse Reine  
 se vouloit attribuer. La Déesse justement  
 irritée de l'orgueil & des mépris de Niobe ,  
 parla en cette maniere à ses enfans , du haut  
 de la montagne de Cynthe : » Glorieux en-  
 » fans , dit-elle , dont la naissance me rend  
 » glorieuse , moi qui ne le cede qu'à Junon ,  
 » je doute pourtant si je suis Déesse , & si  
 » vous ne venez à mon secours , on me va  
 » bannir des Temples que tous les siècles  
 » m'ont consacrés. Mais ce n'est pas là ma  
 » seule douleur. La fille de Tantale ajoute  
 » l'injure à la violence ; elle a eu la hardies-  
 » se de vous préférer ses enfans ; elle m'ap-  
 » pelle malheureuse mere , mere sans enfans  
 &

\* Tanta-  
le qui  
avoit dé-  
couvert  
les sé-  
crets des  
Dieux.

» & sans gloire; enfin elle a fait paroître  
 » qu'elle a la langue de son \* pere; mais  
 » faites enforte que la honte qu'elle a pré-  
 » tendu me faire, & que le malheur qu'el-  
 » le m'attribue, soient sa peine & son châ-  
 » timent. Comme elle se preparoit d'ajou-  
 » ter des prieres à ce discours, Non, non,  
 » lui dit Apollon, c'est retarder la vengean-  
 » ce que de faire de plus longues plaintes.»  
 Diane lui dit la même chose, & en même  
 tems l'un & l'autre couverts d'un nuage,  
 descendirent d'un vol léger, sur le Palais  
 de Cadmus.

Il y avoit auprès de la ville une belle &  
 grande plaine où l'on exerçoit les chevaux,  
 & où l'on s'alloit divertir. Une partie des  
 enfans d'Amphion & de Niobe y vinrent  
 ce jour là, à leur ordinaire, montés sur de  
 grands chevaux pour y faire leurs exercices.  
 Mais comme Hmene, qui étoit l'aîné, vou-  
 loit faire tourner son cheval dans un rond  
 qui étoit dans cette plaine, il jetta inopiné-  
 ment un cri de douleur, & aussi-tôt on le  
 vit traversé d'un trait. De forte qu'ayant  
 laissé tomber la bride de sa main mourante,  
 il se laissa aller peu à peu, & tomba sur le  
 côté droit. Le second appelé Sipyle ayant  
 oüi siffler en l'air la fléche que l'on pouvoit  
 contre lui, piqua son cheval pour se détour-  
 ner du coup, & imita le Pilote qui fuit du  
 côté du port, pour éviter la tempête qu'il  
 voit

voit déjà dans le nuage , mais Sipyle piqua vainement , le trait qui le suivoit étoit un trait inévitable , il perça le malheureux par le haut de la tête , & traversa jusques dans le col. Ainsi étant déjà panché , comme ceux qui courent à bride abattuë , il tomba sur le crin , & parmi les jambes de son cheval , & couvrit la terre de son sang. Cependant Phédime & Tantale qui portoit le nom de son ayeul , ayant achevé leur exercice ordinaire , voulurent lutter l'un contre l'autre , & comme ils se tenoient déjà , & qu'ils étoient joints corps à corps , un trait poussé d'un grand effort , les perça de part en part , & les attacha l'un à l'autre. Ils en gémirent tous deux ensemble , ils tombèrent tous deux ensemble , & tous deux ensemble ils rendirent l'ame. Alphenor qui les vit tomber courut pour les secourir ; mais comme si ce devoir qu'il s'efforça de leur rendre , l'eût rendu plus criminel , il mourut lui-même dans un si pieux office. Car Apollon lui lança un trait , qu'on ne put tirer de son corps sans en arracher aussi une partie des poulmons , & le malheureux Alphenor perdit l'ame avec son sang. Mais le jeune Damascion ne mourut pas d'une seule playe ; il fut premierement frappé dans le genou , & comme il pensoit en tirer le trait , il fut blessé d'une flèche qui lui entra jusqu'à la plume dans la gorge , d'où le sang qui

qui en rejaillit avec impétuosité, la fit sortir & la poussa assez loin du corps. Il ne restoit qu'Ilionée, le plus jeune des fils de Niobe, qui levoit en vain les bras au Ciel, & imploroit inutilement le secours de tous les Dieux, ne sçachant pas qu'il ne seroit pas écouté de tous, & qu'il ne devoit pas tous les prier. Ainsi Apollon étoit déjà touché de compassion, mais il ne pouvoit plus retenir le trait qui étoit déjà poussé, & le jeune Prince mourut au moins d'une mort plus douce, puisque la flèche qui le perça, ne lui fit qu'entamer le cœur. Le bruit d'une aventure si funeste, les gémissemens du peuple, & les larmes de toute la Cour, furent les tristes Messagers qui assurèrent Niobe d'une infortune si déplorable, & d'une perte si inopinée. Elle s'étonna d'abord d'où ce malheur pouvoit arriver, & puis elle se mit en colere que les Dieux eussent osé la châtier, & qu'ils eussent tant de pouvoir. Car déjà Amphion son mari ayant appris de si grands maux, s'étoit donné d'un poignard dans le cœur, & avoit fini ses douleurs avec sa vie. O que la misérable Niobe étoit alors différente de l'orgueilleuse Niobe, qui avoit n'agueres empêché les sacrifices de Latone, & qui vouloit renverser les Autels de cette Déesse! Cette Reine qui ne marchoit jamais que comme dans un char de triomphe, & qui don-

noit

noît de l'envie aux plus heureux, fait de la pitié aux plus misérables, & ses ennemis mêmes en ont de la compassion. Elle se jette toute en larmes sur le corps de ses enfans, & sans observer aucun ordre & selon qu'elle les rencontre, elle leur donne les derniers baisers. Mais aussi-tôt en se relevant, & portant ses mains au Ciel: Cruelle Latone, dit-elle, repais toi maintenant de nos maux & de nos douleurs; assouvistoi de mon deuil & de mes larmes; me voilà comme tu me veux, au milieu des funeraillles de sept enfans. Fais tes délices de mes miseres; triomphe, barbare Déesse, comme une cruelle ennemie qui s'est renduë victorieuse. Mais pourquoi victorieuse? Bien que je sois misérable, il me reste plus d'enfans dans cette cruelle infortune que tu n'en as dans ton bonheur; & parmi tant de funeraillles, je puis dire que j'ai vaincu. A peine avoit-elle parlé, qu'on entendit le bruit d'un arc d'où l'on décochoit une flèche, & ce bruit que tout le monde entendit, épouvanta tout le monde, excepté Niobe, car son mal lui avoit ôté la crainte, & lui avoit donné de l'audace. Ses filles pleuroient auprès des corps de leurs freres; & cependant il y en eut une qui reçut dans le sein un coup de flèche, d'où pensant la retirer, elle tomba morte sur le corps de l'un de ses freres. Une autre voulant con-

foler fa mere, perdit inopinément la parole ; & ayant été frappée , fans qu'on pût dire d'où venoit le trait , elle ferma la bouche ; & ne l'ouvrit que pour rendre l'ame. Celle-ci veut prendre la fuite , & en pensant fuir la mort , elle la rencontre dans son chemin. Celle-là tombe morte sur le corps mourant de sa sœur. Celle-ci tâche à se cacher , & celle-là tremble des coups que sentent les autres , & de ceux qu'elle craint pour elle. Ainsi il y en avoit fix de mortes de différentes façons. Il ne restoit que la dernière , & cette mere déplorable la couvrant de son corps & de ses habits : » Laiffe-la-moi , dit-elle , laiffe-moi cette seule » fille. Comme elle est la plus jeune , elle » est aussi la plus innocente , je ne te demande qu'elle seule. Mais tandis qu'elle faisoit cette priere , celle pour qui elle prioit tomba morte devant ses yeux , & la malheureuse Niobe demeura seule vivante parmi le sang de son mari , de ses fils & de ses filles , qu'elle voyoit morts à ses pieds. Enfin , comme les grands maux ont la force d'endurcir les hommes , elle s'endureit par tant de maux. Le vent qui touche ses cheveux , ne peut plus les faire ondoyer , son visage est d'une couleur où il ne paroît point de sang ; ses yeux demeurèrent immobiles sous un front converti en pierre ; elle n'est plus qu'une statue où il n'y a rien de vivant.

Le dedans même de son corps eut part à cette aventure, sa langue avec le palais s'endurcit aussi dans sa bouche, & les veines de son corps n'ont plus aucun mouvement. Son col ne sçauroit plus se ployer, ses bras ne peuvent ni s'étendre, ni se retirer. Son pied ne peut plus imprimer de pas sur la terre, elle est enfin toute de pierre, jusques au fond de ses entrailles; & néanmoins elle pleure. Ainsi elle fut emportée dans son pays, par un tourbillon impétueux, sur le sommet d'une montagne; où le marbre, en quoi son corps fut converti, donne encore aujourd'hui des larmes à ses anciennes infortunés.

## E X P L I C A T I O N.

*De l'Histoire de Niobe.*

Cette Princesse infortunée n'est pas le seul exemple, qu'on trouve dans les Poëtes, de l'humour vindicative, injuste & jalouse des Dieux. Agamemnon, chef de l'Armée des Grecs devant Troie, avoit tué sans le sçavoir une Biche qui appartenoit à Diane, ou, comme d'autres disent, il s'étoit vanté que Diane n'auroit pas lancé une flèche avec plus d'adresse. Cette Déesse s'en vengea en frappant de peste des milliers de Grecs, & il fallut pour l'appaiser, lui sacrifier une fille du Général. Appollon punit de la même manière le peu d'égards qu'on avoit eus aux prières de Chryses, son Prêtre. Andromede fut exposée par l'ordre des Néréides à un Monstre Marin, parce que

la mere s'étoit vantée de surpasser ces divinités en beauté. Le même orgueil dans les filles de Praxus fut puni avec la même cruauté. Elles avoient mis sans façon leurs charmes au-dessus de ceux de Junon. Elle en témoigna son courroux en les rendant insensées. Diane n'envoya un sanglier furieux désoler les terres des Caiydoniens, que parce que Oenée leur Roy avoit oublié de la comprendre dans les honneurs qu'il rendoit à d'autres Divinités. Je pourrois entasser une foule d'exemples de cette espece, mais outre que je le fais encore ailleurs, ceux-ci suffisent, ainsi je n'y en ajouterai plus qu'un, mais qui en vaut seul une infinité d'autres. La Discorde avoit jetté certaine pomme dans une assemblée des Dieux, & avoit eu la malice d'orner ce funeste présent d'une inscription qui marquoit, qu'il devoit être donné à la plus belle. Sans doute il y eut peu de Déeses qui se crurent indignes de la Pomme; mais Junon, Minerve & Venus, osèrent seules déclarer leurs prétentions. Le malheur fut que les Dieux n'osèrent se mêler de décider ce différend, persuadés apparemment qu'ils ne pourroient manquer de se brouiller avec deux Déeses, & qu'il étoit désagréable, même pour des Dieux, d'avoir affaire à des Déeses irritées. On s'adressa donc à Paris, alors Berger sur le Mont Ida, & on lui ordonna de juger entre les trois Rivalés. Il le fit, & eut le loisir de s'en repentir. Junon & Minerve mécontentes de son jugement, s'en prirent à la maison de leur Juge, & à la Ville de Troye, souleverent les Dieux & les Grecs contre les Troyens, & ensevelirent enfin ces derniers sous les ruines de leur Patrie, après les avoir persécutés avec une opiniâtreté que dix années entières ne laisserent point.

Je crois qu'on ne trouvera plus étrange main-

tenant ?

tenant, qu'Apollon & Diane ayent fait périr quatorze enfans, pour satisfaire le reffentiment ridicule de Latone, contre la mere de ces Princes. Une pareille vengeance sentoit merveilleusement les Dieux Poëtiques, & on ne pouvoit mieux les représenter, qu'en leur attribuant tant d'injustice & de fureur, ou pour m'exprimer avec plus de clarté, on ne pouvoit mieux marquer que Diane & Apollon étoient des hommes. Car en effet ils en étoient, & les flèches dont ils percerent les enfans de Niobe, sont apparemment des flèches ordinaires, de même que la prétendue métamorphose de Niobe en Rocher n'est autre chose que la douleur morne & stupide, où le désastre de sa famille la plongea; douleur qui la rendit insensible aux consolations, & qui abrégea peut-être ses jours. D'autres ont pris néanmoins un autre tour pour expliquer cette fable, & ont dit que par les flèches qui tuèrent les Princes fils de Niobe, il faut entendre la contagion dont ils moururent. Cette explication est fondée sur ce que Homere attribue la peste qui ravagea le camp des Grecs devant Troye, aux traits qu'Apollon y lança. Ainsi il ne faut pas la rejeter légèrement.

Quoiqu'il en soit, avant de quitter cette fable, il est à propos de rapporter en abrégé ce que les anciens ont écrit de Tantale père de Niobe. Les uns le font fils de Jupiter & de la Nymphé Plora, ou Pluto, car on la nomme de deux façons; d'autres de Tmolus Roy de Lydie & de Pluto, & d'autres enfin de Aethon. Il étoit Roy de Phrygie, & sa prudence le rendit agréable & nécessaire à Jupiter qui l'admit à sa table & à ses plaisirs. On raconte que régulant un jour ce Dieu, il lui présenta, entre autres mets, Pelops son fils, coupé en morceaux. Tous les Dieux s'abstinrent de cette chair, qu'ils reconnurent d'abord; il n'y eut que

Cerès,

Cerès, étourdie & presque abrutié, depuis la perte de Proserpine, qui en mangea l'épaule; mais on répara le mal en rendant la vie au jeune Prince, qu'on fit recuire pour cet effet, & en lui donnant une épaule d'ivoire. Cependant Tantale qui n'avoit eu intention que d'honorer ses hôtes, en leur offrant ce qu'il avoit de plus cher, fut précipité dans le Tartare, où les Poètes feignent les uns qu'il souffre sans cesse une soif ardente, les autres qu'il est dévoré par une faim éternelle, & quelques-uns qu'il est continuellement agité par la crainte d'être accablé sous la chute d'un Rocher, qui menace toujours ruine. Il y en a même qui varient sur la cause de son supplice, & qui disent qu'il se l'attira, ou par l'indiscrétion qu'il eut de publier les secrets des Dieux, ou pour avoir donné du Nectar & de l'Ambroisie aux hommes, ou pour avoir découvert à Asope, affligé de l'enlèvement d'Egine sa fille, que Jupiter en étoit l'auteur.

Au reste si la fable varie tant sur le chapitre de ce Prince, les interprètes sont bien éloignés de s'accorder mieux. Selon quelques-uns, ce fut une espèce de Ministre ou de Vice-Roi, sous le règne du fameux Jupiter Roy de Crete, qui après avoir obtenu les bonnes grâces de son maître par sa sagesse, les perdit par son indiscrétion. Selon d'autres, ce fut un Sage qui fit part aux hommes du nectar, la nourriture des Dieux, c'est-à-dire, de la sagesse. Quelques-uns au contraire s'imaginent que c'étoit un esprit fort de ces tems-là, qui découvrit à son siècle l'extravagance du Paganisme, & qui en fut puni cruellement par les Prêtres qu'il avoit sacrifiés à la risée publique. Il en est même qui vont jusqu'à le retrancher tout d'un coup du nombre des hommes qui aient jamais été, & qui n'en font qu'un personnage allé-

gorique,

gorique, sous le nom duquel les Poëtes ont voulu débiter plusieurs préceptes de morale. Pour moi, je croirois que ce fut en effet un Prince qui regna dans la Phrygie, d'autant que l'histoire & la fable lui attribuent également le rapt de Ganymede fils de Tros Roy de Troye.

On ne varie pas moins sur ce qui regardé le malheur de Niobe. Voici ce qu'en a dit Parthenius. Néanmoins on raconte cette histoire encore d'une autre maniere, dit cet auteur que je ne fais que traduire (a). Car au lieu de faire Niobe fille de Tantale, bien des auteurs lui donnent Assaon pour pere, & Philottus pour mari. Ils ajoutent que ces époux entrèrent en dispute avec Latone, sur la beauté de leurs enfans, & que cette Déesse s'en vengea de la maniere suivante. Philottus fut déchiré à la chasse. Assaon épris d'amour pour sa fille, & s'efforçant en vain de lui inspirer des sentimens pareils, il invita les enfans de cette Princesse à un festin, & les y brüta. Niobe au désespoir de ce malheur, se précipita du haut d'un Rocher élevé. Enfin Assaon rappelant tous ses crimes dans sa mémoire, se donna la mort.

Apollodore rapporte cette fable de la même maniere qu'Ovide, excepté qu'il y ajoute les circonstances suivantes, que les fils de Niobe s'appelloient Sypile, Minytus, Ifmenus, Damafichon, Agenor, Phédime, Tantale, & les filles Ethodée ou Thera, Cleodoxe, Astyoché, Phié, Pelopie, Astycratée, & Ogygie (b). Que de tant d'enfans, il n'en resta, selon quelques-uns, que deux qu'il nomment Amphion & Chlo-

(a) Parthenius cap. XXXIII.

(b) Selon le même auteur au même endroit, c'est-à-dire au chapitre cinq du troisième livre, Hésiode donnoit dix fils & autant de filles à Niobe, Homere les réduisoit à six de chaque sexe, & Hérodote ne lui en comptoit que cinq en tout, deux fils & trois filles.

96 LES METAMORPHOSES  
ris, & que selon Telefille, ce fut deux filles que  
les Dieux épargnerent, Amycla & Melibée. En-  
fin qu'Amphion leur pere, & Zéthus leur oncle,  
furent aussi percés de flèches.

---

FABLE SIXIÈME.

ARGUMENT.

*Latone après avoir couru tout le monde pour  
éviter la colere de Junon, arrive en Lycie. Quel-  
ques paysans qui nettoyoient un étang, ne veulent  
pas permettre qu'elle en approche pour se rafraî-  
chir, & cette Déesse indignée en demande la ven-  
geance à Jupiter, qui les convertit en grenouilles.*

**A**LORS tout le monde appréhenda la  
colere & les vengeances de cette  
Déesse, & chacun plus zélé qu'auparavant,  
adora sa Divinité. Enfin comme il arrive  
ordinairement qu'une dernière action fait  
ressouvenir des premières, quelqu'un en fit  
le discours. Les anciens habitans de la Ly-  
cie éprouverent aussi autrefois qu'on ne mé-  
prise pas impunément la grandeur de cette  
Déesse. A la vérité cette aventure est en  
quelque sorte inconnue par la bassesse de  
ceux qui en ressentirent les effets, & néan-  
moins elle est merveilleuse. J'ai vu l'étang  
& le lieu qui est connu par ce prodige : car  
mon pere étant déjà vieux, & ne pouvant  
plus voyager, m'envoya autrefois en cet  
endroit



Ant.

Landesbibliothek  
Karlsruhe

endroit pour en amener du bétail, & me donna pour guide un homme du pays. Or comme je visitois avec ce guide les lieux & les pâturages où je pouvois trouver ce que je cherchois, & que je passois sur le bord d'un lac, je pris garde qu'il y avoit au milieu de l'eau un vieil Autel environné de roseaux, & noirci par la flamme de ses sacrifices. Mon guide s'arrêta en le voyant, il salua cet Autel, & je le saluai comme lui; il pria en peu de paroles, & avec une voix tremblante & respectueuse, la Divinité de ce lieu de lui être favorable, & je fis la même chose. Lorsque nous fûmes passés, je lui demandai si cet Autel étoit consacré, ou aux Nâïades, ou aux Faunes, ou à quelque Dieu du pays, & il me fit cette réponse: » Cet Autel n'est point consacré aux » Divinités des montagnes; mais il a été » dressé en l'honneur de cette Déesse, que » Junon voulut autrefois bannir de tout l'U- » nivers, & que reçut à peine l'Isle de De- » los, qui flotloit en ce tems-là comme un » grand vaisseau sur la mer. Enfin Latone y fut reçue sous un Olivier, & sous un arbre qui porte des palmiers, & malgré la haine de Junon, elle y accoucha de deux enfans. Mais on dit qu'elle ne fut pas si-tôt accouchée, qu'elle fut contrainte de fuir, & d'emporter entre ses bras les deux nouvelles \* \* Apol-  
Divinités, qui venoient de naître d'elle. lon & Diane.

Ainsi après avoir long-tems marché, pendant les grandes chaleurs, enfin elle arriva dans la Lycie avec une soif & une lassitude extrême, qui lui venoient du travail & du grand chaud, outre que ses deux enfans lui avoient épuisé les mammelles. En cet état désespérant presque de toutes choses, elle apperçut par hazard dans le fond de quelques vallées, un étang dont l'eau étoit assez basse, & dont quelques paysans coupoient les joncs, & les autres herbes qui croissent ordinairement dans les lieux marécageux. Elle en approcha en même tems; mais comme elle y pensoit prendre de l'eau, ces paysans ne le voulurent pas permettre: la Déesse leur parla en cette manière: » Pourquoi voulez-vous m'empêcher de boire? L'usage de l'eau est commun à tout le monde, & la nature n'a pas fait l'eau pour quelques-uns seulement, non plus que l'air & la lumière. Je viens prendre part à un bien public, qui m'appartient aussi-bien qu'aux autres, & néanmoins je vous conjure de l'accorder à mes prières. Je ne veux point me baigner dans cet étang, je veux seulement étancher ma soif; j'ai la gorge & la bouche si sèches, qu'à peine vous puis-je parler, pour vous faire cette prière; une goutte d'eau me tiendra lieu de Nectar, & je confesserai que vous m'aurez donné la vie. Que si la nécessité

\*nécessité où je me vois maintenant rédui-  
 \*te , n'est pas capable de vous toucher ,  
 \*ayez au moins pitié de ces deux petits en-  
 \*fans , qui vous tendent les bras , comme  
 \*pour vous prier de faire cette grace à leur  
 \*mere ; & en effet ils tendoient alors les  
 \*bras. Qui n'auroit pas été touché des pa-  
 roles pitoyables de cette Déesse affligée ?  
 Néanmoins ces payfans n'en perdirent rien  
 de leur dureté , & quelques prieres qu'elle  
 leur fit , elle n'en put rien obtenir. Ils lui  
 firent même des menaces , si elle ne se reti-  
 roit de leur présence , & y ajouterent des  
 injures. Mais ils ne se contenterent pas de  
 cela ; ils troublèrent l'eau de l'étang avec  
 les pieds & les mains : & par une malice  
 qui meritoit d'être punie , ils firent venir  
 au - dessus de l'eau , la fange qui étoit au  
 fond. La Déesse s'en irrita , & la colere lui  
 fit oublier sa soif. De sorte que sans s'amu-  
 ser davantage à prier des gens qui ne meri-  
 toient pas d'être priés , elle se fouvint qu'  
 elle étoit Déesse , & en levant les mains au  
 Ciel : \* Infames , dit-elle à ces payfans ,  
 \*demeurez éternellement dans les eaux &  
 \*dans la bouë. A peine eut-elle parlé qu'on  
 vit des effets de sa parole & de ses désirs.  
 Ces payfans se jetterent dans l'eau , & vous  
 eussiez dit qu'ils prenoient plaisir tantôt à  
 s'y cacher entierement , tantôt à n'en faire  
 sortir que la tête , & à nâger au-dessus.

Quelquefois ils se tenoient sur le bord, & quelquefois ils sautoient dedans, mais ils ne laissoient pas d'exercer leur langue, & bien qu'ils fussent au fond de l'eau, ils faisoient encore des efforts pour outrager par leurs paroles la Déesse qui les punissoit. En même tems leur voix devint enrouée, leur gorge grossit & s'enfla, & leur bouche s'élargit à force de vomir des injures. Enfin leur dos vint se joindre avec leur tête, & se revêtit d'une couleur verte. Leur ventre qui fit presque tout leur corps, devint blanc, & au lieu de ces payfans, on vit des grenouilles parmi la fange de cet étang.

### E X P L I C A T I O N.

*Des Villageois métamorphosés en Grenouilles.*

**L**E caractere des personnes qui ont reçu une éducation vulgaire, me semble dépeint admirablement dans cette fable. Envieuses, dures, insolentes, elles se rejouissent de l'abaissement des Grands, & insultent à leurs malheurs, bien loin d'être émues d'une généreuse compassion, à ce spectacle. Faut-il s'en étonner? Ces sortes de gens ne connoissent pas la dignité de leur propre nature, & ils ignorent que c'est en elle seule que consiste la véritable dignité d'un homme. On ne leur a point appris que l'élévation qui est l'ouvrage de la fortune, est indigne de notre estime. Ils ne scauroient comprendre que ce brillant dehors, qui accompagne l'opulence, ne releve en rien personne au-dessus de nous. Ainsi leur imagination

gination est accablée sous le poids importun du bonheur des autres, & ils se persuadent fausement qu'il y a entre les hommes une injuste inégalité, semblables à celui qui possédant des richesses égales à celles de son voisin, lui envieiroit la possession d'un vase de peu de prix. Combien par conséquent seroit-il à souhaiter que nous connussions mieux ce que nous sommes ! On pourroit appliquer aux hommes en général ce vers de Virgile,

*Felices nimium . . . sua si bona nossent.*

Il ne leur manqueroit alors plus rien, parce qu'ils verroient qu'ils ont tout ce qu'il faut pour être heureux. Mais c'est en vain que nous faisons ce vœu.

*Curvæ in terras animæ, & cælestium inanes.*

Nous sommes accoutumés à juger des choses par les sens, nous nous laissons duper éternellement par notre imagination, & nous ne jugeons grand, que ce qui lui paroît tel. Delà vient la joye cruelle que sentent les ames communes, lorsqu'elles voyent tomber dans la poussiere ceux dont l'éclat bleffoit leur vuë. Comme elles ne commencent qu'alors à se croire égales à eux, ce n'est aussi que dans ce moment qu'elles commencent à se sentir soulagées. Elles regardent ces catastrophes comme des coups qui les vengent d'une prospérité qui choquoit leurs yeux envieux. En un mot, elles se croient relevées à proportion que les autres sont abaissés. C'est pourquoi n'attendez de ces esprits bas, ni humanité, ni moderation. Larmes, prières, caresses, rien n'attendrit leur cœur. Au contraire, ils triomphent du triste état dans lequel vous êtes, & ils goûtent à longs traits la satisfac-

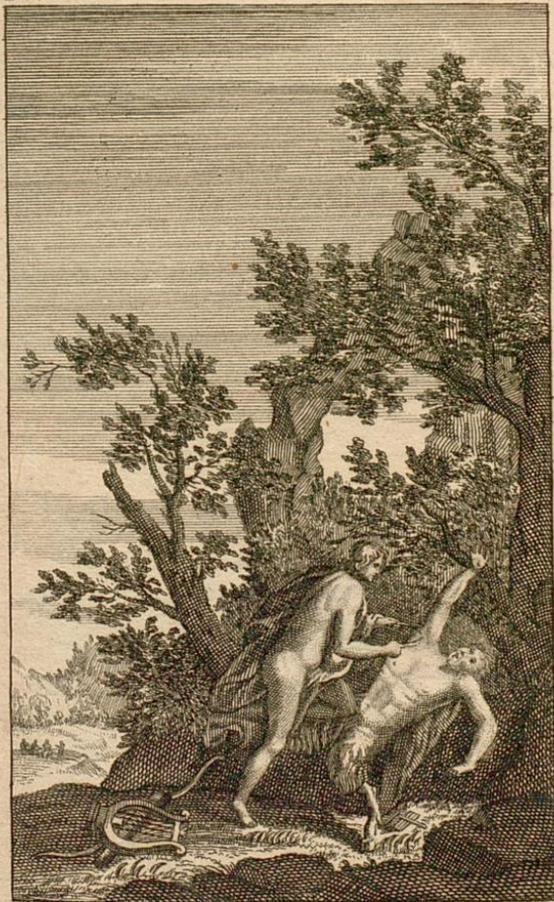
tion de se voir recherchés. Mais enfin le moment des vengeances de Dieu arrive. C'est alors qu'il fait voir que l'injure faite à l'humanité affligée, ne lui est pas moins désagréable que l'orgueil qui attaque la Divinité même. C'est ce que signifie la métamorphose de ces Villageois en grenouilles, mise ce semble exprès à la suite de l'histoire de Niobe, pour nous faire sentir cette vérité importante.

## FABLE SEPTIE' ME, &amp; VIII.

## A R G U M E N T.

*Le Satyre Marfyas est écorché par Apollon, pour avoir défié ce Dieu à qui joueroit le mieux de la flûte. On parle par occasion de Tantale, qui voulant éprouver les Dieux, leur présenta Pelops son fils à manger. Mais ayant reconnu son crime, ils l'en châtièrent, & rendirent la vie à Pelops.*

A INSI parla l'un des Lyciens, & en même tems un autre se ressouvint de la mort du Satyre Marfyas, qu'Apollon fils de Latone, vainquit à la flûte, & dont il punit la témérité. » Pourquoi, lui dit le Satyre, pourquoi me déchirez-vous de la sorte ? Je me repens de ma faute ; un Dieu demande-t-il davantage ? & faut-il qu'une flûte me coûte si cher ? Il prononçoit ces paroles en criant, mais tandis qu'il crioit ainsi, la peau lui est enlevée de dessus le corps. Il n'est plus qu'une seule playe, le sang



Ant.

Landesbibliothek  
Karlsruhe

ſang lui coule de tous côtés; on voit à découvert les nerfs & les veines; vous euſſiez facilement compté, & les inteſtins qui palpitoient, & les fibres de ſon corps. Il fut pleuré par les Faunes, par les Satyres, par les Nymphes, & par toutes les Divinités des bois, des plaines, & des montagnes. Tous les Bergers, & tous ceux qui avoient des troupeaux dans cette contrée, donnerent des pleurs à ſa mort, & l'on verſa tant de larmes pour la perte de Marſyas, qu'il ſ'en forma un grand fleuve qui porte ſon nom, & qui augmenta le nombre des fleuves dont la Phrygie eſt arroſée.

Enfin de ces exemples qu'on tiroit de l'antiquité, l'on revint aux choſes préſentes. Le peuple plaignit la mort d'Amphion & de ſes enfans, mais il déteſta l'orgueil & la préſomption de Niobe. On dit toutefois que Pelops ſon frere déplora ſon infortune, & qu'en déchirant ſes habits dans le transport de la douleur, il fit voir qu'une de ſes épaules étoit d'yvoire. Ce n'étoit pas qu'il l'eût apportée en naiſſant, mais on dit que Tantale ſon pere, l'ayant tué pour le faire ſervir de viande aux Dieux, les Dieux ramalſèrent tous ſes membres afin de lui rendre la vie, que les ayant tous trouvés, excepté l'épaule droite, ils lui en donnerent une d'yvoire, & que Pelops par ce moyen ne parut point défectueux.

## E X P L I C A T I O N.

*De Marsyas vaincu.*

Outre le récit qu'on vient de lire dans Ovide, on trouve la même fable racontée diversément par Diodore de Sicile & par Hyginus. Le premier dit qu'Apollon & Marsyas se disputèrent le prix de la Musique, & choisirent des Nécens pour juges. Comme d'abord le Dieu n'employa que sa Lyre, les airs mélodieux que Marsyas joua sur sa flute, alloient lui faire adjuer la victoire, lors qu'Apollon s'avisa de marier sa voix au son de l'instrument qu'il touchoit, & effaça son rival par ce moyen. Mais celui-ci refusa de se rendre. Il prétendoit qu'il ne s'agissoit dans leur dispute, que de comparer la flute & la Lyre, pour sçavoir qui des deux plairoit davantage. Il fallut donc recommencer le concert, & Apollon l'emporta de beaucoup, après quoi, indigné de l'orgueil opiniâtre de son Rival, il l'écorcha.

Hyginus orne la chose d'autres circonstances, que voici en abrégé. Minerve ayant inventé la flute, en joua dans un festin des Dieux, ce qui lui attira des railleries de la part de Junon & de Venus, parce qu'elle enflait beaucoup les joues, pour souffler dans cet instrument. La Déesse ignoroit apparemment ce qui l'avoit rendu ridicule aux yeux de ses compagnes, car elle alla se mirer dans les eaux de certaine fontaine du Mont Ida, pour le voir. Elle aperçut alors combien la flute la rendoit difforme. C'est pourquoi elle la jeta de dépit, & chargea de malédictions celui qui la releveroit le premier. Le sort tomba sur Marsyas, fils d'Oeagrus, Pasteur & un des Satyres. Le malheureux se rejouit de cette aventure, qui

qui fut la cause de sa perte. Il étudie, il s'exerce, bien-tôt il trouve le secret de former des sons agréables. Enfin il se crut capable de surpasser Apollon, & osa le défier, & prendre les Muses pour Juges. Le Dieu accepta le parti, & il étoit près d'être condamné; mais ayant remué sa lyre, sans que le son en changeât, Marsyas ne put l'imiter, ce qui lui fit perdre la victoire. Son malheur ne se borna pas là. Apollon le lia à un arbre, & donna ordre à un Scythe de l'écorcher.

Maintenant il s'agit d'examiner l'origine de ces fables. On sçait qu'il y avoit trois modes dans la Musique ancienne, le Lydien, le Dorique, & le Phrygien. Pline attribue l'invention du premier à Amphion, du second à Thamyras de Thrace, & du troisième à Marsyas. D'ailleurs il est certain que près de Celénes, ancienne capitale de la Phrygie, couloit un fleuve du nom de ce fameux Musicien, lequel peut-être y fut tué. Ne seroit-ce pas là ce qui auroit donné lieu d'imaginer la dispute de Marsyas avec Apollon, & la fin déplorable du premier? Du moins c'est un fait connu qu'il étoit ordinaire de dire d'un bon Musicien, qu'il égaloit ou surpassoit Apollon. Par conséquent, si ce que Pline raconte de Marsyas est vrai, il ne seroit pas étonnant qu'on l'eût orné de cet éloge, & que sur cette expression figurée on eût bâti ensuite une histoire fabuleuse.

*Si quid habes melius, imperti, candide lector.*

Reste l'histoire de Pelops, fils de Tantale. Ce jeune Prince seroit à peine connu sans l'aventure qui lui coûta la vie, & que Pindare raconte à peu près en ces termes. *Les Dieux avoient été invités par le Pere de ce Heros, à un festin magnifique, dans la Ville de Sipyle. Neptune, épris de la beau-*

zé du jeune Prince, l'enleva secrettement, & le fit entrer à la Cour de Jupiter, où Ganymede vint après, & lui succéda dans le même employ. Cependant on cherchoit par tout Pelops inutilement. Quelques-uns dirent alors qu'il avoit été mis en pieces & jetté dans l'eau bouillante, & qu'ensuite sa chair avoit été distribuée aux Convives. Mais je me garderai bien d'imputer aux Dieux d'avoir eu part à ce monstrueux repas. . . . Certes nul mortel ne reçut jamais autant d'honneur des habitans immortels de l'Olympe, que Tantale. Mais il ne put soutenir son bonheur. . . . C'est pourquoi il souffre des tourmens affreux, parce qu'il déroba l'Ambroisie & le Nectar, source de l'immortalité, & en fit part aux autres Mortels. Les Dieux renvoyerent ensuite son fils sur la terre. Alors à la fleur de son âge . . . il souhaita d'épouser Hippodamie, fille d'Oenomaus Roi de Pise, & il invoqua le secours de Neptune. . . . Ses prieres furent exaucées. Le Dieu lui donna un char doré & des chevaux infatigables à la course.

Pendant Pindare est seul de cette opinion, car les anciens ont écrit unanimement que Tantale servit son fils aux Dieux. Que tous s'abstinrent d'en manger, excepté Cerès qui troublée encore de la perte de Proserpine, en mangea par inadvertance une épaule. Que la Parqué Clotho rendit la vie aux autres membres, & que Cerès donna au Prince ressuscité une épaule d'ivoire, laquelle fut depuis la marque des Pelopides, comme la lance des Héraclides de Lacédémone.

Quoiqu'il en soit, Pelops rappellé à la lumiere conçut de l'amour pour Hippodamie, ainsi qu'on vient de le voir dans l'extrait précédent, & obtint de Neptune un char & des chevaux. Oenomaus, pere de la Princeesse & amoureux d'elle, invitoit ceux qui la demandoient en mariage, à

courir

courir avec lui, à condition que s'il remportoit la victoire, ils auroient la tête tranchée. Il avoit eu soin de mettre tout l'avantage de son côté, car il s'étoit pourvû d'un char & de chevaux d'une legereté extraordinaire, & d'ailleurs il vouloit qu'Hippodamie accompagnât son amant, afin qu'occupé du plaisir de la regarder, il oubliât le danger d'être vaincu. Treize malheureux périrent par cet artifice barbare, & Pelops, malgré le présent qu'il avoit reçu du Dieu de la Mer, auroit peut-être eu le même sort. Mais la Princesse d'Elide, charmée de la beauté de ce Heros, gagna Myrtille amoureux d'elle, & l'engagea à trahir Oenomaus. D'autres racontent que Pelops corrompit lui-même cet homme, en lui promettant une nuit d'Hippodamie. Myrtille ôta du char d'Oenomaus dont il étoit le conducteur, les liens qui joignent les roués avec l'essieu, de sorte que le Prince tomba au milieu de la carriere, & que Pelops emporta la victoire. Néanmoins le vaincu ne demeura pas sans vengeance. Indigné de la perfidie de son cocher, il l'avoit chargé d'imprécations. Elles ne tarderent gueres à avoir leur effet. Car Pelops l'accusa d'avoir voulu forcer un jour Hippodamie, & le précipita du Cap de Gereste dans cette mer qu'on appella depuis Myrtoïque.

Depuis ce tems-là, Mercure pere de l'infortuné cocher, ne cessa de persécuter la postérité de Pelops, & c'est pour se vanger d'elle qu'il envoya cette fameuse brebis dont la toison étoit dorée. Cependant Pelops n'éprouva pas la colere de ce Dieu. Au contraire il fit de grandes conquêtes, donna son nom au Peloponèse, & laissa cette contrée à ses héritiers qui y regnerent. Bien plus, il fit des miracles après sa mort. Voici ce que Pausanias rapporte de ce Heros (a). Dans

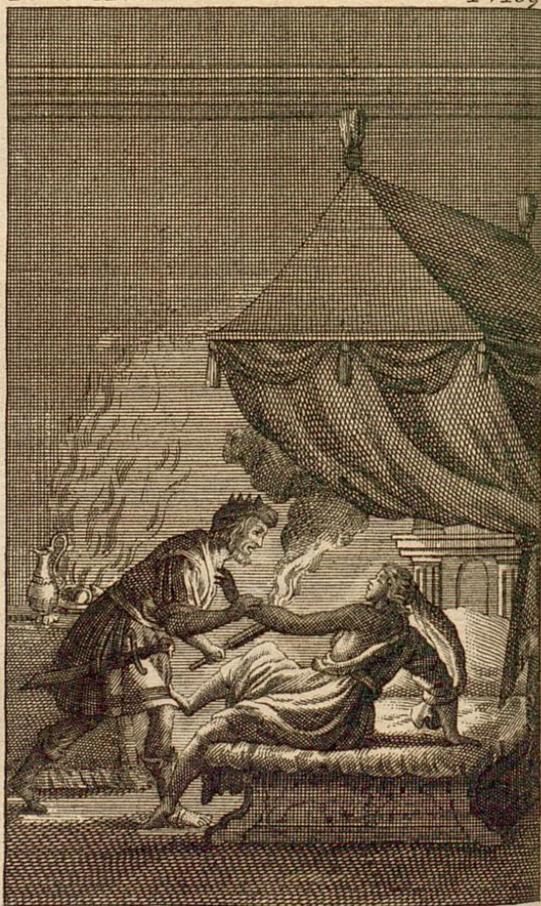
(a) In Eliac.

## 108 LES METAMORPHOSES

l'enceinte de l'Altée, est un bocage consacré à Pelops, jadis l'objet de la vénération publique. Car ce Prince est autant distingué à Olympie des autres Heros, par les honneurs singuliers qu'on lui rend, que Jupiter l'est du reste des Dieux. Ce sanctuaire de Pelops est donc à la main droite du Temple de Jupiter, près de l'entrée Septentrionale. On dit qu'Hercule, fils d'Amphitryon, & quatrième descendant du fils de Tantale, lui avoit dédié ce lieu, & y avoit sacrifié le premier. On raconte à ce sujet l'histoire suivante. La guerre de Troie traînant en longueur, les devins annoncèrent aux Grecs, que la Ville ne seroit jamais prise, avant qu'ils eussent fait apporter dans leur camp l'arc d'Hercule & les os de Pelops. C'est pourquoi ils y firent venir Philoteete, & une des épaves de Pelops, qui étoit à Pise. Mais au retour, le navire qui rapportoit cette relique, fut submergé par une tempête, près de l'Isle d'Eubée. Long-tems après, Damarmenus, Pêcheur Eretrien, ayant jetté ses filets dans la mer, la repêcha. Etonné de sa grandeur, il la cache dans le sable, & court à Delphes demander à l'Oracle de qui elle étoit, & à quoi elle pouvoit servir. Les Deputés des Eléens s'y trouvoient en même tems, & prioient le Dieu de leur enseigner un remede contre la peste qui désoloit leur Patrie. La Pythie répondit à ceux-ci qu'il leur falloit recouvrer les os de Pelops, & au pêcheur, qu'il devoit leur livrer ce qu'il avoit trouvé. Les uns & les autres obéirent, la contagion cessa chez les Eléens, & Damarmenus fut recompensé entre autres choses par la dignité de Gardien de ces os, qu'il eut pour lui & pour sa posterité. Mais aujourd'hui cette épave ne subsiste plus, parce qu'elle demeura long-tems ensevelie dans les eaux, où elle fut endommagée.

FABLE.





Ant.

## FABLE NEUVIÈME.

## A R G U M E N T.

*Terée Roi de Thrace devient amoureux de Philomele sœur de Progné sa femme, qui pour se venger de son mari, lui donne son fils à manger. Terée ayant sçu cette cruauté, veut tuer Progné & Philomele, & comme il les poursuivoit, ils furent tous trois métamorphosés en Oiseaux, Terée en Huppe, Progné en Hirondelle, & Philomele en Rossignol.*

**T** O U S les Princes d'alentour lui vinrent rendre visite pour lui témoigner les ressentimens que leur donnoit son affliction, & les Etats voisins prièrent leurs Rois d'aller eux-mêmes consoler le misérable Pelops. Argos, Sparte, Micene, & Cailidon, qui ne déplaçoit pas encore à Diane, lui envoyèrent des Ambassadeurs. Orchomene, Messene, Patre, Cléone, Pyle, Trefene, & enfin toutes les villes qui sont au-deçà & au-delà de l'Istme, lui rendirent les mêmes devoirs. Qui le pourroit croire? Il n'y eut que la ville d'Athenes qui ne lui rendit pas cet office, à quoi la seule bien-séance obligerait des ennemis; mais la guerre s'y oppoisoit: car de grandes troupes de barbares, qui étoient venus par mer & par terre, épouvantoient alors cette ville, &

& la tenoient affligée. Enfin après de longs travaux, Terée Roi de Thrace, qui étoit venu à son secours, mit en fuite ses ennemis, & s'acquit par cette victoire une réputation glorieuse. De sorte que Pandion Roi des Atheniens, voyant que Terée étoit un Prince puissant par de grands biens, & par de grands peuples, & que d'ailleurs il étoit sorti du sang de Mars, lui donna en mariage l'une de ses filles appelée Progné. Mais ce mariage fut un mariage malheureux; ni la Déesse Junon, ni le favorable Hymen, ni enfin les Graces, ne se trouverent à ces noces. Il n'y eut que les Furies qui en préparèrent le lit. Et durant le jour qu'on faisoit les réjouissances d'un mariage si célèbre, on vit un hibou sur le haut des tours du Palais. Ce fut sous les auspices de cet oiseau de mauvais augure que Terée & Progné furent mariés, & ce fut sous les auspices de cet oiseau qu'il n'âquit d'eux un enfant. Néanmoins toute la Thrace en fit des réjouissances publiques. On en rendit par tout aux Dieux de grandes actions de graces, & l'on ordonna de célébrer comme des fêtes solennelles, & le jour que nâquit Progné, & le jour que nâquit \* Itys; tant les hommes connoissent peu ce qui leur est avantageux, & tant il est véritable qu'ils se réjouissent souvent de leur infortune? Il y avoit déjà cinq ans que Progné étoit

\* Fils de  
Progné  
& de Te.  
éc.

étoit mariée, & qu'elle n'avoit vû sa sœur,  
 lorsqu'elle pria son mari de lui donner en-  
 core une fois la satisfaction de la voir. » S'il  
 » est vrai, lui dit-elle en le flattant, s'il est  
 » vrai que vous m'aimiez, ou souffrez que  
 » j'aïlle voir moi-même ma sœur, ou faites  
 » enforte qu'elle vienne ici; vous assurerez  
 » le Roi mon pere qu'elle s'en retournera  
 » dans peu de tems. Enfin la plus grande  
 » marque que vous me puissiez donner de  
 » votre amitié, c'est de me faire voir ma  
 » sœur. En même tems il fait équiper des  
 vaisseaux, il s'embarque, il fait voile heu-  
 reusement, & arrive au port de Pirée.  
 Après avoir salué son beau-pere, & satis-  
 fait aux civilités ordinaires, il commença  
 à lui parler du sujet de son voyage: & com-  
 me il promettoit à Pandion que Philomele  
 reviendrait bien-tôt, elle entra dans la sal-  
 le où ces deux Princes s'entretenoient. Vé-  
 ritablement elle éclatoit par la pompe de  
 ses habits, mais elle éclatoit beaucoup plus  
 par ses graces & par ses beautés, & ressem-  
 bloit à ces Nymphes qu'on nous représente  
 si belles, & si capables de charmer, pour-  
 vû qu'on nous les dépeigne avec les mêmes  
 ornemens & la même magnificence. Terée  
 ne l'eut pas si-tôt apperçue qu'il brûle en la  
 voyant, comme des gerbes, ou des feuilles  
 séches où l'on auroit jetté du feu. A la vé-  
 rité Philomele meritoit bien d'être aimée,  
 mais

mais outre qu'elle étoit aimable , Terée étoit d'un pays où les hommes naissent amoureux , & l'on peut dire qu'il se laissa vaincre , & par son propre défaut , & par le défaut de son pays. Comme son amour fut extrême en même tems qu'elle nâquit , il fit aussi-tôt dessein de corrompre ses suivantes. Il sollicita sa nourrice , il a même la hardiesse de tenter Philomele par de grands présens , & se résout de la gagner aux dépens même de son Royaume , ou de l'enlever , s'il ne peut l'avoir autrement , & de la conserver par les larmes , quand il l'aura enlevée. Enfin il n'y a point de crime à quoi un si furieux amour ne le fasse aisément résoudre , & qu'il ne lui fasse entreprendre. Mais à peine put-il bien cacher cette passion déréglée ; l'impatience le transporte , il parle sans cesse de partir , comme pour avancer plutôt le contentement de Progné ; & sous prétexte de parler pour elle , ce lâche Prince parle pour lui. L'amour le rendoit éloquent pour persuader son beau-pere ; & quand il en disoit un peu plus que la bienséance ne le permettoit , il disoit que Progné le vouloit ainsi ; il y ajoutoit même des larmes , & disoit que ces larmes étoient de Progné. O Dieux ! que l'esprit humain trouve d'artifices pour se cacher , & que les ténèbres sont profondes qui le couvrent & qui l'enveloppent ? Terée veut commet-

tre

tre un attentat, & l'on en prend les préparatifs pour des actions de piété, il tire enfin de son crime de la gloire & de la louange. Philomele même le favorise sans y penser, elle embrasse son pere pour le prier de permettre qu'elle aille visiter sa sœur, & le conjure par son salut, bien que ce soit contre son salut, de lui en donner congé. Terée qui la voit embrasser son pere, en devient comme jaloux, & fait de ces embrasemens, de ces baisers, & de ces caresses; la nourriture de sa fureur. Il voudroit être lui-même son pere, toutes les fois qu'elle le baise, & néanmoins il n'en seroit pas moins détestable. Ainsi Pandion se laissa vaincre par les prieres de l'un & de l'autre. Philomele s'en réjouit, & le remercia d'une chose qui devoit être funeste, & à sa sœur, & à elle, comme d'une chose qu'elle croyoit avantageuse à toutes deux. Cependant comme le jour commençoit à décliner, on se mit à table, & après la jouissance du festin, chacun se retira dans son appartement pour donner la nuit au sommeil. Mais bien que Terée se soit retiré comme les autres, il est toujours avec Philomele; il la regarde de l'esprit, ne la pouvant regarder des yeux; & après s'être représenté son visage, ses mains & son geste, il s' imagine que ce qu'il n'a pas vu ressemble à l'image qu'il s'en figure; & le misé-

ble qu'il est, nourrit lui-même la flamme qui le perd & qui le dévore.

Lorsque le jour fut revenu, & que l'on fut prêt de partir, Pandion embrassa son gendre, & en pleurant il lui recommanda Philomele. » Puisque les deux sœurs l'ont voulu, lui dit-il, puisque vous le voulez vous-même, Terée, & que la seule amitié est la cause de ce voyage, je mets Philomele entre vos mains, & en votre garde. Je vous conjure par notre alliance, & par les Dieux qui nous entendent, de lui montrer un amour de pere, & de me renvoyer au plutôt cette consolation de ma vieillesse : car le moindre retardement me semblera encore trop long. Et vous, ma fille, contentez-vous de voir votre sœur, & si vous aimez votre pere, préférez son plaisir au votre, & revenez aussitôt que je le souhaite.

En même tems qu'il donnoit cet ordre à sa fille, il lui donnoit aussi des baisers, & ne pouvoit s'empêcher d'y mêler des larmes. Au reste, il demanda la main à l'un & à l'autre pour gage de la promesse qu'ils lui faisoient, & en les joignant ensemble, il les pria de se souvenir de baiser en son nom sa fille & son petit-fils. Mais il ne put leur dire le dernier adieu qu'avec des soupirs & des sanglots, & appréhenda que le trouble & la douleur de son esprit ne fussent pour lui de mauvais présages. Dès

Dès que Philomele fut entrée dans le vaisseau, & que l'on fut en pleine mer :  
 « Nous avons vaincu, s'écria Terée ; je  
 « mene avec moi mes délices, & l'objet de  
 « tous mes désirs. Il fit paroître sur son  
 front une joye extraordinaire. A peine  
 peut-il differer la satisfaction qu'il se promet ; il regarde toujours Philomele, il n'en détourne point les yeux : il ressemble à l'Aigle, qui tenant sa proye entre ses griffes, sans qu'elle puisse en échaper, se plaît à voir son butin, & commence premierement à le dévorer de la vuë. Lorsqu'ils furent arrivés en Thrace, Terée mena Philomele, non pas dans son Palais Royal, mais dans un vieux Château qui étoit au milieu des bois, & y enferma cette Princesse. Elle s'épouvante de ce traitement, elle appréhende toutes choses, elle demande en pleurant où est sa sœur qu'elle vient voir, mais elle le demande inutilement. Enfin le barbare Terée lui découvrit son amour ; elle résista autant que la force d'une fille étoit capable de résister ; mais comme elle étoit toute seule, il la vainquit par la violence, & ce fut envain qu'elle implora, & l'assistance de son pere, & le secours de sa sœur, & la protection des Dieux. Je vous laisse à juger de la confusion & du trouble de cette malheureuse Princesse. Elle ressembloit à la brebis, qui ayant été blessée par un loup,

& se voyant hors de sa gueule, ne se croit  
 pas encore assurée ; ou vous l'eussiez pu  
 comparer à la Tourterelle, qui voyant ses  
 ailes sanglantes, redoute encore l'oiseau  
 qui la tenoit entre ses ferres. Lorsque la  
 miserable Philomele fut un peu revenuë à  
 soi : » O barbare, dit elle, en s'arrachant  
 » les cheveux, & en se frappant l'estomach :  
 » O détestable Terée ! Quoi les prieres de  
 » mon pere entremêlées de ses larmes, &  
 » la considération de ma sœur, & mon hon-  
 » neur que tu devois toi-même défendre,  
 » & le respect de ton mariage n'ont-ils pu  
 » toucher ton cœur, & t'empêcher d'entre-  
 » prendre un crime si prodigieux ? O mé-  
 » chant, tu as violé toutes choses ! tu m'as  
 » rendu la rivale d'une malheureuse sœur :  
 » tu t'es rendu le mari de deux miserables  
 » sœurs ; est-ce là le traitement que tu de-  
 » vois à ma naissance ? Cette peine ne m'é-  
 » toit pas due. Mais afin d'achever ton cri-  
 » me, & qu'il ne reste rien à faire à ton in-  
 » humanité, que ne m'arrache tu la vie ?  
 » Plût aux Dieux que ta rage me l'eût ôtée,  
 » avant que de m'ôter l'honneur. Au moins  
 » mon ombre déplorable ne porteroit pas  
 » aux enfers les funestes marques d'un cri-  
 » me. Mais si les Dieux ont quelque pou-  
 » voir, s'ils regardent cette indignité, &  
 » qu'ils n'ayent pas péri avec ma gloire,  
 » tôt ou tard ils me vengeront. Je n'aurai  
 point.

point de honte de publier moi-même ton  
inceste ; je t'accuserai devant tout le mon-  
de, si j'en ai jamais la liberté ; ou si je de-  
meure enfermée dans les forêts, je rem-  
plirai les forêts du bruit de ton crime, &  
j'exciterai les rochers à ta perte, & à ma  
vengeance. Le Ciel apprendra ton atten-  
tat par mes cris & par mes plaintes ; s'il y  
a quelque Dieu dans le Ciel, il en fera  
peut-être touché, & ne fera pas tomber  
les foudres autre part que sur ta tête. La  
fureur de ce Tiran fut puissamment allumée  
par ces paroles ; mais la crainte qu'il en  
conçut ne fut pas moindre que sa fureur.  
Ainsi se laissant emporter par l'une & par  
l'autre passion, il met l'épée à la main, &  
ayant pris Philomele par les cheveux, il la  
lie, & lui attache les mains derrière le dos.  
Cette malheureuse lui tend la gorge, parce  
que voyant l'épée nuë dans la main de son  
bourreau, elle avoit conçu quelque espé-  
rance de mourir. Mais ce n'étoit pas là l'in-  
tention de Terée : il vouloit seulement lui  
ôter les moyens de l'accuser, & d'appeller  
son pere à son secours ; & enfin pour la fai-  
re taire, il lui tira la langue hors de la bou-  
che, & la coupa avec son épée. Cette lan-  
gue en tombant par terre, sembloit encore  
murmurer. Elle y palpitoit, & se remuë com-  
me la queue d'une couleuvre qu'on auroit  
coupée en morceaux ; au reste, vous eussiez

crû qu'elle cherchoit en mourant à se rejoindre à sa Maîtresse. On dit, mais à peine le puis-je croire, qu'après une si cruelle action, il vit plusieurs fois Philomele, & qu'il assouvit plusieurs fois une passion si brutale. Cependant il ne fit point de difficulté, sanglant encore, pour ainsi dire, de l'infortune de Philomele, de se présenter devant Progné, qui lui demanda aussitôt des nouvelles de sa sœur. Mais au lieu de lui répondre, il commença à soupirer, & enfin il lui dit qu'elle étoit morte, & ses larmes feintes firent croire son imposture. Progné en prit le deuil, dressa à sa sœur un vain tombeau, fit tous les sacrifices qu'on feroit pour une mort véritable, & mit tout en usage pour pleurer plus magnifiquement une sœur qu'elle ne devoit pas pleurer de la sorte. Ainsi il se passa un an entier, sans que Philomele pût faire connoître son infortune. Il lui étoit impossible de fuir, parce qu'elle étoit trop bien gardée; elle étoit dans une prison dont les murailles étoient trop fortes, & n'avoit point de langue pour s'exprimer. Mais quelques fois la douleur réveille les forces de l'ame, & l'adversité donne souvent de l'industrie. Elle exprima donc sur du canevas sa déplorable aventure; & après en avoir fait un petit paquet, elle le donna à une femme qu'elle pria par signes de porter à la Reine. Cette femme lui

lui obéit, elle porte sans y penser l'accusation du Roi, & la met entre les mains de Progné, qui apprit par ce témoignage l'inhumanité de son mari. A cette funeste nouvelle, elle demeura sans voix, la douleur lui ferma la bouche, elle ne put trouver de paroles qui égalassent ses ressentimens. Mais elle repassa dans son cœur tout ce qui est permis pour se venger, & tout ce qui n'est pas permis, & son esprit furieux, comme déjà satisfait par l'image de sa vengeance, en goûtoit déjà les douceurs.

C'étoit au tems que les femmes de Thrace célébroient la Fête de Bacchus qu'on solennise de trois en trois ans. La nuit de cette fête étant venuë, la Montagne de Rhodope commença à retentir des hurlemens des Bacchantes, & du bruit épouvantable des chaudrons & des bassins, qu'on employe dans ce mystere. La Reine sortit donc cette même nuit de son Palais, pour se mêler avec les autres, revêtuë des ornemens dont on se pare dans cette Fête. Elle étoit couronnée de feuilles de vignes, elle portoit une peau de Cerf qui lui pendoit de l'épaule gauche, & tenoit en main une javeline. Ainsi accompagnée d'une grande troupe de ses Dames, elle court par les forêts, & lorsqu'elle est transportée par les furies de sa douleur, elle feint d'être agitée par les fureurs de Bacchus. Enfin

Progné

Progné épouvantable par la douleur qui la pressoit, se rendit auprès du Château où sa sœur étoit enfermée, & après avoir crié & fait raisonner de tous côtés le mot d'Evoé, elle rompit les portes des prisons de sa sœur, la retire de ce lieu funeste, la revêtit des ornemens de cette Fête, lui couvrit le visage de feuilles de lierre, & la mena dans son Palais. Lorsque Philomele reconnut qu'elle étoit dans la maison de son ennemi, elle en fremit d'horreur, & son ressentiment parut par le changement de son visage. Progné l'ayant mise en assurance, lui ôta ses habits de Bacchante, & commença à l'embrasser. Mais comme si Philomele eut été complice des actions de Térée, elle n'osoit lever les yeux, afin de regarder sa sœur, & les tenant baissés en terre, vous eussiez dit qu'elle avoit honte du crime dont elle n'étoit pas coupable. Elle voulut prendre les Dieux à témoin de la violence qu'on lui avoit faite; mais sa main lui servit de voix, & les signes qu'elle en fit, furent les paroles par lesquelles elle s'exprima. Ce muet discours de Philomele enflamma davantage l'esprit de Progné, qui ne pouvant retenir sa colere à l'aspect des larmes de sa sœur. » Non, non, lui dit-elle, nous ne devons pas agir avec des larmes, mais seulement avec le fer; & s'il y a quelque chose de plus épouvan-

table

«table que le fer, nous devons le mettre  
 «en usage. Pour moi je suis résoluë à toutes  
 «sortes de grands crimes: Ou je mettrai  
 «le Palais en feu, & j'y brûlerai Terée, ou  
 «je lui arracherai la langue & les yeux,  
 «ou je déchirerai tout son corps, puisqu'il  
 «est par tout coupable, ou je ferai sortir  
 «par mille playes son ame détestable & cri-  
 «minelle; enfin ce que je me propose est  
 «grand, mais je ne sçai encore ce que c'est.  
 Comme elle parloit de la sorte, le petit  
 Itys son fils entra dans la chambre, & dès  
 qu'elle le vit, elle apprit ce qu'elle pouvoit  
 pour se venger plus cruellement. Alors en  
 le regardant avec des yeux inhumains:  
 «Ha! dit-elle, que tu ressembles à ton  
 «pere! & sans parler davantage, elle se  
 résolut à la plus étrange action qu'une mere  
 puisse concevoir. Mais quand Itys fut au-  
 près d'elle, qu'il lui eut fait la reverence,  
 qu'en se jettant à son col il l'eut embrassée  
 de ses petits bras, & qu'il eut joint à ses  
 baisers toutes les mignardises d'un enfant;  
 elle en fut touchée comme mere, sa fureur  
 demeura sans force, & malgré même qu'elle  
 en eût, elle répandit quelques larmes. Mais  
 lorsqu'elle sentit que son cœur s'amolissoit  
 par trop d'amour & de tendresse à l'aspect  
 de cet enfant, elle en retira ses yeux, &  
 les tourna vers sa sœur; & en les considé-  
 rant l'une après l'autre. » Pourquoi, dit-

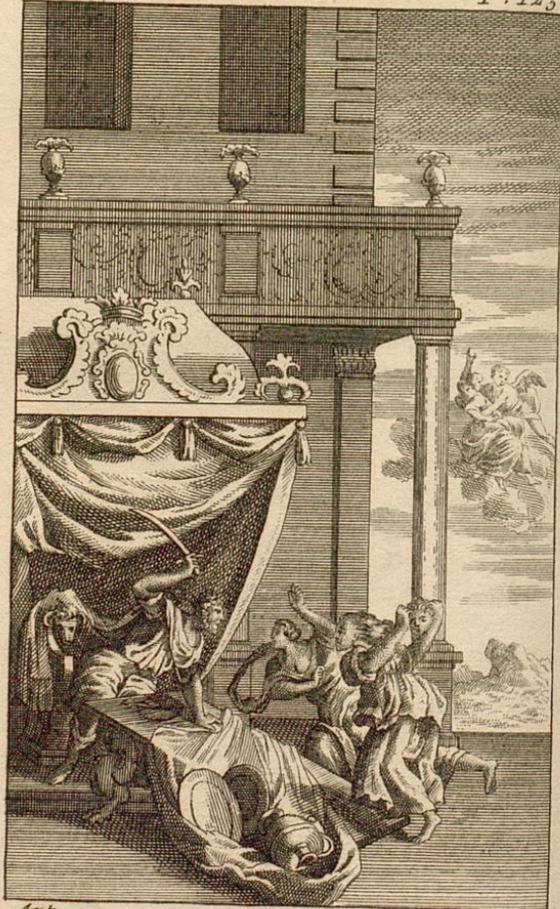
Tome II.

L elle,

» elle, suis-je charmée par les paroles de  
 » l'un, & pourquoi l'autre ne dit-elle rien ?  
 » Pourquoi l'une ne peut-elle appeller sa  
 » sœur, celle que l'autre appelle sa mere ?  
 » Quoi Progné, te laisses-tu déjà toucher ?  
 » Non, non, ne regarde plus le fils, mais  
 » seulement le crime du pere. Ici la piété  
 » seroit un crime, & c'est vertu de se venger  
 » d'un pere si abominable. En même tems  
 elle entraîne Itys, comme une tygresse qui  
 enleve un fan de biche, & qui l'emporte  
 pour le dévorer dans l'endroit le plus som-  
 bre de quelque bois. Enfin lorsqu'elles se  
 furent retirées dans la chambre du Palais,  
 qui étoit le plus à l'écart, bien que le petit  
 Itys tendît les bras à Progné, comme voyant  
 déjà sa mort, bien qu'il l'appellât sa mere,  
 qu'il la mouillât de ses larmes, & qu'il la  
 voulût embrasser, elle eut assez de dureté  
 pour lui donner d'un poignard dans le sein,  
 sans en détourner les yeux. Véritablement  
 ce coup suffisoit pour faire mourir un en-  
 fant ; néanmoins Philomele lui coupa la  
 gorge, & mit tout son corps en pièces.  
 Ensuite elles en firent bouillir une partie,  
 & rôtir l'autre, & sous prétexte que sui-  
 vant la coûtume du País, le mari devoit  
 manger seul dans la Fête que l'on célébroit  
 alors ; Progné fit retirer tout le monde,  
 & servit Terée de cette viande. Ainsi ce  
 misérable Prince se dévora, pour ainsi dire  
 lui-même,

s de  
ien?  
er fa  
ere?  
ner?  
mais  
oiété  
nger  
rems  
e qui  
orte  
om-  
es fe  
ais,  
petit  
yant  
ere,  
il la  
reté  
ein,  
ment  
en-  
a la  
ces.  
tie,  
fui-  
voit  
roit  
de,  
fi ce  
dire  
me,

Landesbibliothek  
Karlsruhe



Ant.

lui-même , & se reput de son propre sang , & après avoir mangé quelque tems , il commanda qu'on fit venir Itys. Alors il fut impossible à Progné de dissimuler davantage sa détestable satisfaction ; & affectant qu'on fût d'elle-même le grand meurtre qu'elle avoit commis : Vous avez , dit-elle , avec vous celui que vous demandez. Il se retourne , il regarde à l'entour de lui , il demande enfin où est Itys ; & comme il le demandoit encore , Philomele entra dans la chambre toute sanglante & échevelée , & jeta la tête d'Itys aux pieds de Terée. Jamais elle ne souhaita davantage de parler , & de témoigner par la parole , le ravissement de son esprit , qu'en cette épouvantable occasion. En même tems Terée renversa la table , & appelle à son secours toutes le Furies. Tantôt il voudroit s'ouvrir l'estomach pour en faire sortir son fils qu'il venoit de dévorer. Tantôt il jette des larmes , & son ressentiment lui fait dire qu'il est le tombeau de son fils. Il court en même tems , l'épée à la main , après Philomele & Progné ; mais elles fuient avec tant de légereté , qu'on les eût prises pour des oiseaux. En effet , elles avoient déjà des aîles ; Philomele devint Rossignol , & s'envola dans les bois ; Progné fut changée en Hirondelle , & s'envola sur les maisons ; mais il demeura des marques de sang sur

les plumes de l'une & de l'autre pour témoignage de cette aventure. Terée poussée par la douleur, & par le desir de la vengeance, & devenu léger par l'un & par l'autre, fut aussi changé en oiseau. Il s'éleva sur sa tête une espèce de crête, comme si c'eût été une pennache, & il parut avec un long bec qui lui tint lieu de javeline; enfin cet oiseau fut appelé Hupe, & l'on diroit qu'il porte un casque. Cependant la nouvelle de cette infortune arriva bientôt dans Athenes. Le déplaisir qu'en eut Pandion, le fit mourir avant le tems, & devant qu'il eût atteint l'extrémité de la vieillesse.

### EXPLICATION.

*Des Métamorphoses de Terée, de Progné,  
de Philomele & d'Irys.*

L'Événement dont on vient de lire la description, arriva sous le Règne de Pandion II. huitième Roi d'Athenes, vers l'an du monde deux mille sept cens vingt-cinq, ou selon Eusebe, un peu auparavant, car ce dernier historien croit que Philomele & Progné étoient filles de Pandion premier, cinquième Roi d'Athenes, qui avoit succédé à Erichthonius. On ne sçait si Terée ne périt pas en poursuivant son épouse, & sa belle-sœur, du moins Pausanias nous apprend qu'il avoit été inhumé près d'Athenes, où son Tombeau se voyoit. Quoiqu'il en soit, Strabon, Pausanias, & d'autres, assurent qu'il n'y a rien à changer dans ce récit, que le surnaturel, dont  
les

les Poëtes l'ont orné, sçavoir les métamorphoses de ces Princes & de ces Princesses; métamorphoses qui ne signifient, autre chose, sinon que Philoméle, Itys & Progné échapperent par une prompte fuite à la fureur de Terée, & que celui-ci les poursuivit avec une opiniâtréte extraordinaire. Cela se peut bien. Outre que la funeste passion qui causa tant de troubles dans cette Maison, donne souvent des spectacles non moins tragiques à l'Univers, on prétend qu'il étoit ordinaire dans les tems fabuleux de dire de ceux qui avoient échappé à quelque danger, qu'ils avoient été convertis en Oiseaux. Seulement on avoit soin que ces prétendus métamorphoses convinssent au génie des personnes qui étoient le sujet de la fable. Ainsi Terée, Prince impudique & brutal, fut changé en une Hûpe, parce que cet Oiseau se plaît dans les lieux sales. Le Rossignol qui se cache dans les bois, semble vouloir y cacher sa honte & y pleurer ses malheurs. C'est pour cela qu'on feignit que Philoméle étoit devenue un Oiseau de cette espece. Il en est de même de Progné, dont on ne fit une Hirondelle, que parce que cet Oiseau fréquente les maisons, & semble y chercher son petit, dont il déplore la perte.

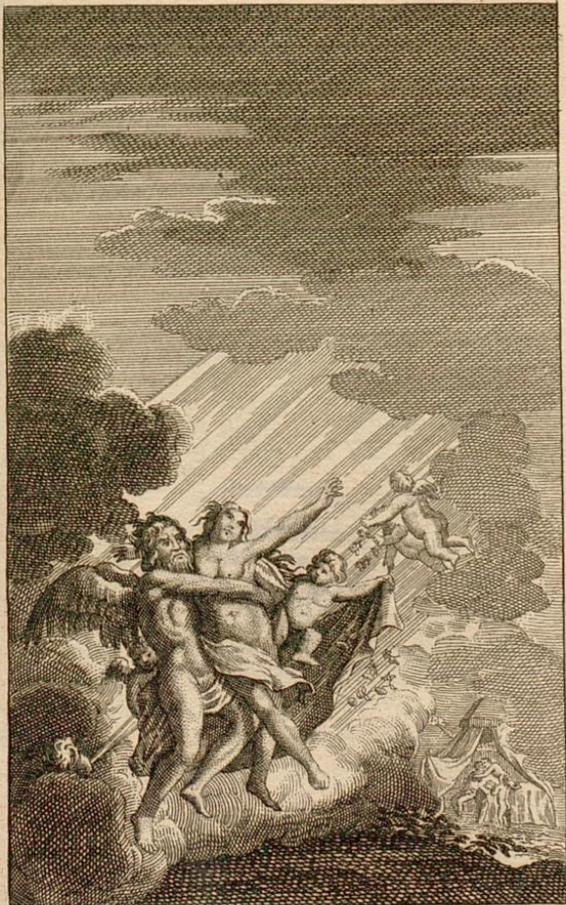


## F A B L E D I X I E' M E.

## A R G U M E N T.

*Le vent Aquilon enleve Orithye fille d'Ericthee, n'ayant pu autrement la gagner, & depuis il en eut deux enfans jumaux, dont l'un fut appellé Calais, & l'autre Zethes. Quelque-tems après qu'ils furent nés, il leur vint des ailes au dos, qui les rendirent semblables à leur pere.*

**E**RICTE'E fils de Pandion lui succéda au Royaume, Prince considérable par ses vertus, & de qui l'on pouvoit douter s'il étoit plus grand & plus illustre par la justice que par le courage. Il eut quatre fils & quatre filles, dont il y en avoit deux qui étoient parfaitement belles. Cephalé fils d'Eole en épousa l'une appelée Procris, & ce mariage le rendit heureux. L'autre qu'on nommoit Orithye, fut longtemps aimée par le vent Aquilon; mais parce qu'il étoit de Thrace, & qu'on se souvenoit encore de la cruauté de Terée; son propre pays & Terée étoient les obstacles qui s'opposoient à son amour. Ainsi il aimait en vain Orithye, tant qu'il fit paroître qu'il aimoit mieux la gagner par les prières que par la force. Mais lorsqu'il eut reconnu que la prière étoit inutile, enfin se laissant



Ant.

Landesbibliothek  
Karlsruhe

laissant transporter par sa fureur ordinaire :  
 » C'est avec raison, dit-il, que l'on me trai-  
 » te si rudement, & qu'on me considère si  
 » peu. Car pourquoi suis-je venu sans mes  
 » armes, sans ma fureur, sans ma violence,  
 » & sans mes souffles remplis de menaces ?  
 » Pourquoi ai-je employé des prières, dont  
 » je ne connois point l'usage, & qui même  
 » me deshonnorent ? La violence est mon  
 » partage ; c'est elle seule qui me sied bien :  
 » c'est par elle que je dissipe les nuages,  
 » c'est par elle que je bouleverse les mers,  
 » que je renverse les grands chênes, que je  
 » sçais endurcir la neige, & battre la terre  
 » avec de la grêle. Moi seul quand je ren-  
 » contre mes \* freres en l'air, qui est notre \* Les  
 » champ de bataille ; je fais contr'eux de si autres  
 » grands efforts, & je les heurte si puissan- vent.  
 » ment que tout le Ciel en retentit, & que  
 » les nuës que je fais choquer, en jettent  
 » des feux & des flâmes. Moi seul quand je  
 » me promène dans les cavernes de la terre,  
 » je fais trembler les Enfers, & tout l'Uni-  
 » vers avec eux. C'est-là, sans doute le dis-  
 » cours que je devois employer pour de-  
 » mander Orithye. Je ne devois pas prier  
 » Eriçtée d'être mon beau-pere, je devois  
 » par la violence le contraindre de le deve-  
 » nir. «. Quand Aquilon eut fait ces me-  
 » naces, ou que par des paroles qui n'étoient  
 pas moins puissantes, il eut excité ses fu-  
 L 4 reurs,

reurs, il commença à battre des aîles, & par ce battement horrible, toute la terre fut ébranlée, & la mer éleva des flots qui ressembloient à des montagnes. Ainsi s'étant couvert d'un nuage obscur, & traînant après soi sa robe, qui en balayant la terre, en fait soulever la poudre, il enleva Orithye, & l'enveloppa de ses aîles. Ses feux s'augmenterent en volant par l'agitation qui se fit dans son esprit & dans son cœur, à l'aspect de cette beauté, & il ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé en Thrace. Il la fit Reine de ces pays froids, & bien-tôt après elle mit au monde deux enfans jumeaux, qui ressembloient à leur mere par la grace & par la beauté, & à leur pere par leurs aîles. Néanmoins on dit qu'ils ne les apporterent pas en naissant, qu'elles leur vinrent avec la barbe, & que Calais & Zethes n'avoient point de plumes tandis qu'ils étoient encore enfans. Enfin en même tems que le poil leur commença à paroître, leurs plumes commencerent aussi à se montrer, & quand leurs forces le purent permettre, ils se joignirent à ces grands courages qui suivirent le fameux Jason pour la conquête de la Toison d'or, dans le premier vaisseau qui parut jamais sur la mer.

EXPLICA-

## E X P L I C A T I O N.

*De l'Enlevement d'Orithye.*

O N convient d'ordinaire que l'enlevement d'Orithye est une histoire, à laquelle les Poëtes ont donné un air fabuleux, en y mêlant des ornemens à leur maniere. Mais on ne convient pas de même de l'explication qu'on doit lui donner. Il y a des auteurs qui disent que Borée étoit Roi de Thrace, fils d'Hæmus & de Rhodope, & frere d'Hebrus, & qu'il enleva Orithye à main armée, après l'avoir demandée inutilement à Erichthée son pere, que la cruauté & l'impudicité de Terée dégoutoient d'une Alliance avec les Thraciens. Socrate, dans le Phedre de Pluton, rapporte au contraire, que cette Princesse fut précipitée par le vent du haut d'un Rocher dans le fleuve Ilissus, & que c'est là l'origine du prétendu enlevement d'Orithye. Ce dernier pourroit bien être vrai. En effet les Borées, les Rhodopes, les Hæmus, les Hebrus, sont des personnages inconnus dans l'histoire, sous le titre d'Hommes : elle ne les reçoit qu'en qualité de vents, de montagnes & de fleuves. Il est vrai qu'on suppose que ce furent jadis des Princes, qui donnerent leurs noms à differens endroits du pays où ils régnoient : mais on le suppose, & c'est là tout, on ne le prouve point, ou bien on ne le prouve que par la fable.

Au reste, on dit que Zethus & Calais nâquirent du mariage de Borée avec Orithye, & qu'ils avoient des ailes, comme leur Pere. Peut-être n'a t'on voulu marquer par cette fiction que la vitesse de ces Héros à la course; vitesse qui comme on sçait, étoit alors l'une des principales qualités d'un grand Homme.

130 LES METAMORPHOSES

Homme, & qui par conséquent méritoit bien que les Poëtes fissent descendre de quelque Dieu ceux qui se distinguoient par cet endroit. Cependant on donne encore d'autres origines à cette fable. Les uns disent que les ailes des fils de Borée, c'étoient certaines Robes à grandes manches, qu'on appelloit les ailes des Thessaliens. D'autres rapportent qu'on portoit jadis certains habits, nommés habits de plume, parce qu'ils brilloient de diverses couleurs, comme la gorge des Pigeons, & que c'est de là qu'on a feint que Zerhes & Calais avoient des ailes & des plumes. Enfin un autre a cru qu'il falloit entendre par ces ailes, les longs cheveux qui voltigeoient sur les épaules de ces Héros, comme des especes de plumes. Chacun peut choisir entre ces diverses explications, ou les rejeter toutes.



LES

